JOURNAL HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE

Piéces de Morale, de Politique d'Oeconomie, d'Agriculture, d'Hiſtoire Naturelle & Civile &c. Avec des Piéces fugitives de Littérature choiſie, en proſe & en vers; l'Annonce des Livres nouveaux, les Découvertes & l'Encouragement des Sciences & des Arts, des Manufactures & des Métiers &c.

1

DEDIÉ AU ROI,

DECEMBRE 1768.

NEUCHATEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXVIII.

JOURNAL HELVETIQUE.

DECEMBRE 1768.

REFLEXIONS

Sur la liberté du Commerce des grains.

Je me propose d'examiner si la liberté entiére, indéfinie & parfaite du Commerce des grains est avantageuse a l'Etat?

Si j'entendois par liberté le droit de vendre & d'acheter telle marchandise qu'il plait à chacun; sans être gêné ni par des règlemens, ni par des visitations, ni par des longueurs; ce sera, je crois la définition qui sera le plus au goût de ceux qui crient contre la gêne.

Si je ne me trompe, il y a deux sortes de vendeurs. Les uns qui débitent & se débarrassent *du superflu*, les autres qui trafiquent en usuriers de la derniére subsistance & des besoins pressans du Peuple.

Si j'entends par liberté de Commerce celle de vendre *le superflu* à sa fantaisie ce sera une définition juste. Cette liberté n'a nul inconvénient, car si je ne sais que faire de mon abondance, si personne n'en a un besoin extrême chez moi, je ne vois pas pourquoi je devrois la garder.

Si j'entends au contraire par liberté de Commerce celle d'acheter une denrée déja devenue chére pour la revendre avec usure, je vois dans l'histoire par mille exemples que ce Commerce méne à de grands désordres, & a des révolutions désastreuses.

Il est donc clair que la liberté de Commerce roule sur l'abondanc ; car il est de la derniére absurdité de vendre ce dont on a besoin soi-même. Un Etat qui exporteroit son bled dans la disette ressembleroit à ces Sauvages, qui vendent leur hamac le matin & s'en repentent le soir.

Puisque l'abondance est la base de la liberté du Commerce, il faut donc avant toutes choses songer aux moyens de la faire naître. Les moyens sont différens. Le pre-

mier & le plus efficace c'eſt l'agriculture, le défrichement des lieux incultes. Le ſecond c'eſt l'importation des denrées étrangéres.

Le troiſiéme c'eſt le magazinage, ou les proviſions.

1. Que l'agriculture ſoit le plus efficace des moyens, & la baſe du Commerce, c'eſt ce que perſonne ne conteſte. Mais on veut auſſi nous perſuader que le Commerce eſt l'ame de l'agriculture, on nous dit que pour encourager les cultivateurs il faut bien payer leur beſogne, & leur faire trouver du profit. Cela eſt vrai dans le principe, mais faux dans la conſéquence qu'on en tire. On cherche ce profit dans *le haut prix du bled.* Ceux qui raiſonnent ainſi n'entendent guères le véritable intérêt des cultivateurs, & nous allons faire voir qu'ils n'ont pas bien vû les objets.

Le Cultivateur vendra du bled, lorſqu'il en aura *du ſuperflu*; il ne vendra que *l'excédent de ſes beſoins.* Mais quand il conſommera lui même ſes produits, il ne vendra rien du tout.

Suppoſez maintenant, & c'eſt le cas de tous les Cultivateurs, que cet excédent ſoit auſſi grand ou auſſi petit que vous voudrez, vous trouverez toûjours des pau-

Si je ne me trompe, il y a deux sortes de vendeurs. Les uns qui débitent & se débarrassent *du superflu*, les autres qui trafiquent en usuriers de la dernière subsistance & des besoins pressans du Peuple.

Si j'entends par liberté de Commerce celle de vendre *le superflu* à sa fantaisie ce sera une définition juste. Cette liberté n'a nul inconvénient, car si je ne sais que faire de mon abondance, si personne n'en a un besoin extrême chez moi, je ne vois pas pourquoi je devrois la garder.

Si j'entends au contraire par liberté de Commerce celle d'acheter une denrée déja devenue chére pour la revendre avec usure, je vois dans l'histoire par mille exemplés que ce Commerce méne à de grands désordres, & a des révolutions désastreuses.

Il est donc clair que la liberté de Commerce roule sur l'abondanc ; car il est de la derniére absurdité de vendre ce dont on a besoin soi-même. Un Etat qui exporteroit son bled dans la disette ressembleroit à ces Sauvages, qui vendent leur hamac le matin & s'en repentent le soir.

Puisque l'abondance est la base de la liberté du Commrerce, il faut donc avant toutes choses songer aux moyens de la faire naître. Les moyens sont différens. Le pre-

mier & le plus efficace c'eſt l'agriculture, le défrichement des lieux incultes. Le ſecond c'eſt l'importation des denrées étrangéres.

Le troiſiéme c'eſt le magazinage, ou les proviſions.

1. Que l'agriculture ſoit le plus efficace des moyens, & la baſe du Commerce, c'eſt ce que perſonne ne conteſte. Mais on veut auſſi nous perſuader que le Commerce eſt l'ame de l'agriculture, on nous dit que pour encourager les cultivateurs il faut bien payer leur beſogne, & leur faire trouver du profit. Cela eſt vrai dans le principe, mais faux dans la conſéquence qu'on en tire. On cherche ce profit dans *le haut prix du bled.* Ceux qui raiſonnent ainſi n'entendent guéres le véritable intérêt des cultivateurs, & nous allons faire voir qu'ils n'ont pas bien vû les objets.

Le Cultivateur vendra du bled, lorſqu'il en aura *du ſuperflu*; il ne vendra que *l'excédent de ſes beſoins.* Mais quand il conſommera lui même ſes produits, il ne vendra rien du tout.

Suppoſez maintenant, & c'eſt le cas de tous les Cultivateurs, que cet excédent ſoit auſſi grand ou auſſi petit que vous voudrez, vous trouverez toûjours des pau-

vres qui ne cultivent qu'un, deux ou trois arpens en bled; vous trouverez des grands propriétaires, qui en cultivent des mas de 10, 20, 30, & même plus d'arpens. Ces différences ſont variables à l'infini. Dans les mauvaiſes années, le pauvre n'aura aucun excédent, mais le riche en aura toûjours à cauſe de la quantité d'arpens qu'il a eû ſoin de mettre en bled. C'eſt donc ce dernier, qui dans les mauvaiſes années pourra vendre ſeul.

Dans les années *d'abondance* le riche & le pauvre auront preſque tous quelque excédent, ainſi ils ſeront tous vendeurs, & ſeront en concurrence les uns avec les autres, les uns plus, les autres moins.

Si donc vous voulez encourager le riche propriétaire dans les mauvaiſes années, lui qui eſt ſeul maître du prix, il le vendra cher par ce qu'il n'a point ou peu de Concurrens. Il vendra cher aux pauvres Cultivateurs mêmes. Vous n'encouragez ainſi que les propriétaires riches, qui ne ſont pas dans le beſoin; le pauvre qui n'a point d'excédent à vendre en eſt découragé, parce que tout le poids de la cherté tombe ſur lui. Or les grands & riches propriétaires compoſent le plus petit nombre des habitans. Vous n'encouragez donc que très peu de perſonnes. Ces gens ven-

tant à haut prix un excédent, n'auront garde de le multiplier trop, de peur de faire baiſſer le prix. C'eſt ainſi que tout Monopoleur raiſonne, mais ſes ſophiſmes mêmes ſont contre ſon propre intérêt. Car je vais vous démontrer, que ce n'eſt point le haut prix des denrées, qui eſt avantageux aux Cultivateurs dans les mauvaiſes années. Je dis dans les mauvaiſes années. Il faut bien remarquer cela.

Premiérement. Si le grand Cultivateur hauſſe le prix du petit excédent, qu'il vend aux autres, les travailleurs pour ſubſiſter, voudront hauſſer auſſi leur ſalaire. Or plus la main d'œuvre devient chére, moins on trouvera du profit dans la culture des terres. Voyez l'hiſtoire, comparez les Siécles antérieurs au nôtre, vous verrez clairement, que le hauſſement du prix de la main d'œuvre ſuivit toûjours celui des denrées.

Secondement. Si par exemple la culture d'uu arpent coute 20 écus, à 25. batz l'écu valeur de Suiſſe, & qu'il rapporte 25 meſures de froment, il faut vendre la meſure à 20. batz pour recouvrer vos dépenſes, or en Suiſſe un arpent coute pour le moins 20. écus, & même d'avantage en fraix de culture. Le froment à 20. batz

eſt cenſé un prix exceſſif, & néanmoins le Cultivateur n'y trouve pas ſon compte.

Suppoſons, que cet arpent rapporte 50. meſures, vendues ſeulement à raiſon de 10. batz ; cet arpent vous rapportera vos fraix. Vendu a 10 batz & demi vous aurez 5. écus de bénéfice, à 15. batz vous en aurez 10. Le véritable profit du Cultivateur doit donc ſe trouver dans la grande quantité de ſes récoltes, jamais dans le haut prix, qui n'eſt qu'une ſuite de l'indigence.

Troiſiémement. Le produit net d'un arpent ne pouvant pas paſſer une certaine borne de fertilité, que la nature a donnée a chaque ſol, c'eſt un grand avantage pour le Cultivateur, s'il peut diminuer les fraix de ſa culture ; or pour les diminuer il faut que le foin, la paille, le bois, le fer, ainſi que la main d'œuvre ſoyent à bas prix. Pour baiſſer ces prix là, il eſt néceſſaire de les appliquer moins au luxe, & de les vouer préférablement à la culture de premiére néceſſité. Ce profit là, quoique le bled ſoit à un prix moindre ſera toûjours avantageux au cultivateur, ſans être à charge au Peuple.

Une autre preuve que le haut prix n'encourage aucun cultivateur, c'eſt que le Laboureur connoiſſant la viciſſitude des tems

& des saisons, il cultive toûjours dans l'espérance d'une riche moisson. C'est dans les années d'abondance qu'il peut payer ses dettes. C'est dans la cherté du bled, qu'il se trouve mal à son aise, je les ai vu mettre alors leurs biens en décret, & leurs terres devenir de nulle valeur. Je les ai vu au contraire lorsque le bled étoit à bas prix, bâtir des maisons, élever du bétail, faire de l'amidon, creuser des fontaines. Ce sont des faits dont j'ai été témoin, & je ne m'en raporte à personne, car j'ai beaucoup vécu parmi les gens de la campagne.

Ce n'est pas le bas prix qui les décourage, ni le haut prix qui leur fait du bien, mais une autre cause leur fait pousser des plaintes en tems d'abondance même. C'est la difficulté de vendre leur bled pour argent comptant, même à bas prix. Voilà un mal réel, mais il n'est pas sans reméde. C'est bien à tort qu'on a confondu le bas prix avec l'impossibilité, ou le retardement de la vente. Ce sont deux choses fort différentes. L'une est un bien, l'autre un mal. Ce dernier est ordinairement une suite du bas prix, il est vrai mais aussi du peu de soin qu'on s'est donné à faciliter au pauvre Laboureur les moyens de délai, pour le mettre en état d'attendre le tems d'une vente plus profita-

ble. Vous verrez plus bas que cette attente eſt toûjours utile en tems d'abondance.

2. Le ſecond moyen de faire naître l'abondance c'eſt l'importation des bleds étrangers. J'appelle étrangers les bleds qui de trois, ſix, neuf, juſqu'à 18 & plus de lieues ſont voiturés dans les lieux où l'on ſent le beſoin. Si le prix du bled étoit à 10 batz dans tel lieu, & à 20 dans un autre, ces deux endroits entreront en Commerce, & le niveau ſera 15 batz. Dans l'un il renchérira de cinq batz, & dans l'autre il baiſſera de cinq batz. Ce ſera un niveau parfait.

Mais ſi vous exportez du lieu ou le bled eſt à 10 batz juſqu'à ce qu'il monte juſqu'à 20, (ce qui de fait arrive ſouvent, car j'ai vu que le prix a doublé la même année,) qui eſt ce qui ne voit que cette exportation eſt la cauſe de la cherté.

Si vous apportez dans un lieu de cherté du bled de toutes parts, un Commerçant ne ſachant rien de l'arrivée & de la ſpéculation de l'autre, il peut baiſſer juſqu'à dix batz, les Marchands de bled, frapés de la trop grande concurrence inopinée ſeront forcés de vendre avec perte, plûtôt que d'attendre à grands fraix un tems plus profitable & toûjours incertain.

Ils ne retourneront pas, ils ne promèneront pas leur bled de marché en marché, parce que le frêt, les péages, les contretems, les risques, le déchet absorberoient tout leur profit. A tous ces désavantages se joint encore celui de réprimer la vente des bleds intérieurs. Voilà un vrai découragement pour le cultivateur, & ce découragement est produit par la liberté du Commerce même.

Le bled étant une denrée lourde, sujette à se gater facilement, étant toûjours exposée en voitures à toutes sortes d'accidens, il ne doit pas être transporté *en trop grande quantité*, *ni de trop loin*, sur-tout en terre ferme. Il devient par là même trop couteux à la Province qui en achéte. Les Nations devenues plus clairvoyantes sur leur vrai intérêt songent presque toutes à avoir chez elles autant de bled qu'il en faut pour leur propre consommation, & pour n'être aucunement assujetties à la dépendance.

En effet cette importation est toûjours un moyen incertain ; il ne faut que des guerres, ou des mésintelligences, ou des sistêmes nouveaux, toûjours variables dans les hommes, & l'importation des bleds étrangers, essuyera mille obstacles, mille

fraix, mille inconvéniens imprévus, dont je ne voudrois pas faire l'énumeration.

Et d'ailleurs ſi vous permettez l'importation & qu'elle ſoit même facilitée par vos voiſins, qui vous aſſurera que ces voiſins plus intelligens que vous, vous permettront chez eux la même facilité? Si vôtre argent & vos autres valeurs vénales ſont une fois ſorties du pays pour une denrée entiérement diſſipée, comment les ferez vous revenir en cas, que dans vos années d'abondance, vôtre Commerce extérieur ſoit gèné. La liberté du Commerce d'importation n'eſt donc pas utile a un pays agricole. Il ne l'eſt qu'a des pays ſtériles comme la Hollande.

3. Le troiſiéme moyen de conſerver l'abondance ce ſont les proviſions. Comme un habile Marchand ne vend jamais toutes ſes marchandiſes à la fois, c'eſt-a-dire, qu'il ne les jette pas toutes en même tems dans le Commerce pour ne les pas trop avilir, & qu'un Banquier ne ſe laiſſe jamais prendre au dépourvû, de-même les économes intelligens ne mènent pas tout leur bled au marché. Il en eſt peu qui ne faſſent des réſerves dans ſes greniers.

Mais comme ces particuliers ne ſont pas tous en état de faire ces proviſions, ni pour aſſez longtems ni aſſez nombreuſes,

il faut que quelqu'un les faſſe, & ſupplée au deffaut de leurs facultés. Il faut de néceſſité, qu'il y ait des Magazins de réſerve, que l'on y jette la ſurabondance qui les incomode.

Sans ces réſerves le Cultivateur eſt forcé de vendre ſon bled à bas prix pour payer des voitures & des proviſions inutiles, afin de ſortir ce ſuperflu. Le Marchand ne leur paye pas un ſol de plus, parce que c'eſt ſur le bas prix qu'il veut gagner. Voila la premiére perte qu'ils font. En tems de diſette il faut faire revenir du bled à grands fraix. Voila une perte nouvelle. Si par exemple j'avois 1000 meſures à vendre à dix batz, je ne reçois que 1000. francs. Mais ſi je le dépoſe une année ou deux & que je les vende à 15. batz j'aurai 1500. francs. Ces 500. francs de ſurplus me payeront non-ſeulement le déchet, mais l'intérêt & toutes les dépenſes de garde. Si au contraire ayant vendu 1000. francs, cet argent me rapporte tout au plus 4. pour cent c'eſt-à-dire 40. fr. Si dans deux ans il me faut acheter 1000. meſures à 15 batz il me faudra 500. francs de plus, & n'ayant à déduire que 80. francs, il me faudra encore employer 420. francs de mon capital.

C'eſt donc un établiſſement des plus ſa-

ges, parmi plusieurs des Républiques Helvétiques de faire de grandes réserves de bled en tems d'abondance générale. Si l'Etat y gagne en vendant plus cher, ce gain revient au pays même, & n'en sort pas. Si les édifices ont couté beaucoup, les Ouvriers y gagnent. Si les frais de garde sont sur le compte de l'Etat, ce sont les pauvres ouvriers qui en subsistent. En un mot un grenier bien rempli est une richesse réelle de l'Etat. Car encore ne faut il pas que nous soyons riches en or, jusqu'a mourir de faim; riches en argent pour le cèder ensuite aux étrangers malgré nous dans la calamité.

Que l'on ne nous dise pas, que le déchet est grand, que les souris & les rats consument le grain. Ces animaux mangeront aussi aux dépens du cultivateur, & du marchand de bled dans leurs greniers. On ne s'avise pas pour cela d'abolir ces réserves particuliéres. La vermine cesse après la premiére fermentation, pour peu de soin qu'on se donne. Les etuves sont un excellent remède contre cette infection.

Qu'on ne nous dise pas qu'il se glisse des malversations infinies dans la gestion de ces magazins. Il s'en glisse dans les finances, maïs on n'abolit pas la finance. On

y met ordre, & cet ordre eſt poſſible, il ne faut que vouloir & veiller un peu.

Qu'on ne nous diſe pas que la conſtruction des édifices eſt couteuſe, & entraineroit des impots. Il ne faut pas faire ces édifices tous à là fois. Il n'en faut pas faire des palais ſomptueux. Il eſt de vieux greniers, qu'on achéteroit ou prendroit à louage à un prix raiſonnable. Eh, pourquoi être ſi ingénieux à trouver des difficultés plûtôt que des expédiens ?

Revenons à nôtre principe. *L'abondance eſt la baſe du Commerce des bleds.* Si vôtre culture eſt en décadence, ſi vous ne fondez vôtre Commerce ſur un ſuperflu perpétuel & inalterable par le moyen des proviſions, vôtre trafic s'en ira en fumée. Il fera naitre une foule d'uſuriers qui vendront la ſubſiſtance des Peuples. Gardez-vous bien de laiſſer jamais venir les choſes à cette extrémité. Comme l'on ne ſauroit tout de ſuite faire naitre cette abondance ſalutaire, & qu'il faut du tems pour mener les hommes à ce point déſirable, on devroit trembler au premier moment, que l'on nous parleroit d'entamer nos réſerves publiques.

Mais, dira-t on, quel eſt le point, où l'abondance commence, & où le beſoin ceſſe ? Voila une queſtion importante &

rélative à nôtre ſujet. C'eſt nous demander quel eſt le prix moyen du bled, ou en d'autres termes le prix naturel? Mais ce n'eſt pas à nous à le déterminer pour tous les marchés. Cependant nous dirons les réfléxions que cette matiére nous a fait naitre.

Un Auteur reſpectable & célébre nous l'indique en ſoutenant, que c'eſt le Commerce ſeul qui l'établit. Je ne ſuis pas de ſon ſentiment. D'abord je conviens avec lui pour un moment que le Commerce ſe fait de proche en proche, c'eſt à dire que quinze ou vingt Villages, qui ſe touchent de lieue en lieue, le premier qui manquera de bled ne le cherchera pas dans le quinziéme, mais dans le ſecond, dans le plus proche de lui. Celui-ci le trouvera dans le troiſiéme & ainſi de ſuite de proche en proche.

Suppoſez donc, que dans le 1er de ces Villages le prix du bled ſoit à 20. batz dans le ſecond à 19. dans le troiſiéme à 18, dans le quatriéme à 17. & dans le cinquiéme à 16. batz ou dans telle autre proportion qu'il vous plaira, ce qui eſt toûjours une choſe variable. Croyez vous que le premier Village préférera le ſecond, qui vend à 19. batz, s'il peut l'acheter

tous

tous frais faits à 16. batz dans le cinquiéme? Dans ces cas donc le Commerce ne ſe fera pas tout a fait de proche en proche.

Mais peut-être le troiſiéme & le quatriéme de ces Villages voudront auſſi acheter à 16. batz, alors le Commerce ſe fait avec les proches. Donc le Commerce ne ſuit pas uniformément cette règle, il varie à l'infini; or s'il varie à l'infini, il ne ſauroit jamais établir un prix naturel fixe, conſtant & inaltérable. Il faut abſolument que toutes les denrées hauſſent & baiſſent de prix, même juſqu'a l'excès, ſi l'on n'y remédie pas. C'eſt ſon cours naturel.

Suppoſez que le prix du bled de ces 15. Villages ſoit de 16. à 20. batz d'un lieu à l'autre, le prix moyen ſera 18 batz.

Suppoſez qu'il eſt de 18. à 22. batz, le prix moyen ſera 20. batz.

Suppoſez, qu'il ſoit de 20. à 24. batz le prix moyen ſera 22. —— & ainſi de ſuite.

Voila donc des prix naturels, des prix moyens momentanés établis par le Commerce même. Mais malgré cela s'il diminue depuis 24. batz juſqu'a 22. depuis vingt & deux juſqu'a 20 & ainſi de ſuite, il haufſera au contraire dans les autres lieux depuis 16 juſqu'a 18. depuis 18.

jusqu'a 20. depuis 20. jusqu'a 22. Or je vous demande si ces prix moyens-là sont avantageux? Et le pauvre peuple ne mourra pas également de faim malgré cette égalisation? Je crois qu'oui, & que le Commerce avec des grains trop chers est toûjours ruineux à tous les peuples.

Il est vrai néanmoins, que le Commerce tend à égaliser les valeurs vénales, & que si dans un district le bled est à 10. batz, tandis qu'il se vend dans un autre à 20 batz le prix moyen sera à 15. batz, qui est un prix avantageux aux deux partis; s'il se vend à 10 batz dans l'un & à 18. dans l'autre, le moyen sera 14. à 10. & à 16. batz, le moyen sera 13. batz & ainsi de suite. Voila effectivement une égalisation assés avantageuse.

Mais continuez, à 10 & à 15. batz le moyen est à 12 batz 2. crutz: à 10. & à 14 il est à 12: batz à 10. & à 13. il est à 11 batz & demi; ainsi en poussant trop la concurrence & l'égalité des prix on approche de la non-valeur, autre écueil ou l'entiére liberté peut nous mener, & cela arrive ordinairement dans ces années d'abondance générale, qui quoique rares, arrivent pourtant tous les vingt ans, au moins une ou deux fois. Donc le Com-

merce tout ſeul n'établit pas le prix le plus naturel, ni le plus avantageux.

Remarquez qu'ici la trop grande abondance eſt même la cauſe de l'aviliſſement du bled. Mais ceci ne combat pas nôtre principe, ce ſera toûjours une vérité conſtante & irréfragable, que l'abondance en eſt la baſe. Mais ſi le Commerce eſt mal mené, mal encouragé, mal ſoutenû, cette abondance ne ſert de rien, elle croupira comme les eaux ſtagnantes & empêchera la circulation des richeſſes du pays. Pour l'encourager, il faut lui appliquer la ſaignée. Cette ſaignée doit ſe faire prémiérement par des réſerves, par des proviſions, & ſeulement après il faut ſonger à exporter le ſurplus oneteux.

Concluons donc, que le Commerce a beſoin de loix, & ne ſauroit être abandonné à lui même. S'il faiſoit naitre l'abondance de lui même, d'où vient que les Anciens, qui ne s'étoient pas aviſés de le régler auparavant, eſſuyérent des famines? S'il faiſoit diſparoitre la diſette, qui auroit jamais penſé autre choſe, qu'à le laiſſer aller comme il voudroit? Mais on voyoit bien comme aujourd'hui, qu'abandonné à lui même il ne fait point lui ſeul l'effet deſiré.

Le moyen de remédier à ces maux étoit de faire des Loix; mais on s'y trompa encore parce qu'on en faisoit de mauvaises. On croyoit qu'on n'avoit qu'à choquer cette liberté, qu'à la gêner, & que tout iroit bien. Or si l'on a fait de mauvaises Loix, il faut les corriger, mais il ne s'ensuit pas qu'il n'en faille point du tout.

C'est donc une question importante à résoudre, qu'elles sont les meilleures loix pour faire fleurir le Commerce du bled & pour entretenir l'abondance perpétuelle dans le pays?

Ces Loix pourront *gêner le Commerçant, mais il faut que ce soit en faveur du Commerce.* Voila la loi fondamentale.

On ne commercera que du superflû, jamais du dernier nécessaire, c'est une autre loi fondamentale.

Dans le tems de la disette, les défenses, les restrictions sont nécessaires, mais elles cesseront dès que l'aboudance règnera dans le pays. Ce sera donc une Loi immuable de ne les jamais appliquer à ces tems de fertilité.

On obligera tous les vendeurs de bled à les porter aux marchés publics, afin d'y faire naitre la concurrence. On leur defendra de vendre chez eux, excepté à leurs

voiſins du même lieu, pour leur conſommation journaliére.

On etablira des dépôts dans les marchés publics, afin que le vendeur ne ſoit pas forcé de ramener chez lui ſon bled, ou de le vendre à trop bas prix. On fera des Réglemens pour la ſureté de ces dépots, pour les Emolumens de Garde & de Controle, & des autres commodités des vendeurs.

On tiendra chaque foire un régiſtre où l'on marquera le prix courant. Après vingt ans, vous y verrez au premier coup d'œil le plus haut & le plus bas prix, & le prix moyen, & vous ſaurez diſtinguer aiſément le point où l'abondance commence, & où la diſette va ceſſer, *en chaque endroit.*

On établira des punitions contre ceux qui humectent leur grain, afin de le faire enfler.

On y donnera des meſures ou des balances exactes, & le vendeur ſera forcé de ne ſe pas ſervir d'autres.

Dans les tems de diſette on ne permettra l'importation qu'à ceux qui auront des Patentes, & ces Patentes ne ſeront pas données à un petit, mais à un grand nombre de Commerçans & d'Aſſociés. On ne

permettra que deux, trois ou quatre Associés, à chaque Compagnie.

On établira de trois ou de quatre lieues en quatre lieues de distance, des marchés publics, où les Villes sont trop distantes les unes des autres, & l'on défendra d'en établir ailleurs. On défendra ainsi que du passé, de vendre le grain aux champs, avant qu'il soit moissonné, battu & nettoyé. Belle Loi qui prévient de mauvaises pratiques. De même on défendra de prêter de l'argent sur une moisson aux champs, & les fruits suivront toûjours le fond, c'est à dire appartiendront au cultivateur ou fermier.

L'Etat ou les Villes qui établissent des provisions se feront une loi irrévocable de ne jamais vendre ces provisions en tems d'abondance, ni d'en trafiquer au dehors.

Ils ne feront jamais ces provisions dans des tems de cherté ou de prix moyen.

Ils en vendront en tems de cherté en détail, jamais en gros, jamais aux commerçans, mais aux péres de famille une portion par chaque semaine au prix courant, jusqu'à ce que le prix tombe au dessous du moyen.

Voila des Loix simples qui gêneront un peu le comerçant & le cultivateur, mais c'est en faveur de l'abondance, en faveur du Commerce.

Entretenant ainſi cette abondance ſalutaire on n'a pas pas beſoin de recourir à des règlements & des reſtrictions. On peut laiſſer trafiquer chacun comme il lui plait, parce qu'alors on ne fait que ſe débarraſſer d'un ſuperflu onereux. Le Gouvernement n'a qu'à donner des encouragemens, à procurer des facilités dans le tranſport, à faire reparer les chemins, à favoriſer la navigation, à faire des traités de Commerce, à donner même, s'il le veut, des gratifications dans l'abondance exceſſive, ou augmenter les proviſions publiques, tant pour la guerre que pour la paix.

Une autre réflexion nous fera ouvrir les yeux ſur le danger d'abandonner le Commerce à lui même, quand nous conſiderons l'influence de l'argent ſur ce Commerce.

Supoſez deux, trois ou pluſieurs Etats qui ſe touchent & commercent librement entre eux. Vous conviendrez d'abord, qu'il circule dans chaque Etat une quantité d'argent plus ou moins grande dans l'un, que dans l'autre, proportion gardée.

Dans celui qui abonde en eſpèces monnoyées les denrées ſeront à haut prix; c'eſt une vérité connue, & celui qui l'ignore n'a qu'à conſulter l'hiſtoire des ſiécles paſſ-

ſés, ou avec moins d'argent on achetoit une meſure de bled pour trois ou quatre ſols.

Dans celui qui poſſéde peu d'argent, les vivres ſeront à un prix plus bas, lors même que les recoltes ſeroient à peu près égales dans les deux Etats.

Or en permettant la libre exportation & importation à ces deux Etats, qui ne ſont ni l'un ni l'autre dans le beſoin, celui qui aura peu d'argent verſera ſon bled dans celui ou il ſe vend plus cher. Quel ſera l'effet de ce Commerce? Le voici:

Premiérement l'Etat pauvre attirera l'argent de l'Etat riche.

2°. Il diminuera la maſſe des récoltes intérieures juſqu'a faire manquer de pain aux Incoles.

3°. Il groſſira les richeſſes pécuniaires, & hauſſera le prix des denrées devenues plus rares, & l'argent plus commun.

4°. Il forcera cet Etat de chercher du bled au dehors, & ce même argent s'en ira comme il étoit venû.

5°. Dans l'Etat riche la révolution ſera inverſe, il perdra ſon argent.

6. La confluence du bled étranger fera baiſſer le prix intérieur, & découragera les Cultivateurs incolès. Il faut remarquer ici, que lorſque ces Incoles ont un

ſurplus de bled *provenu de leurs fonds*, le bas prix ne les décourage point. Mais ſi l'abondance eſt augmentée par l'introduction des denrées étrangéres, alors le bas prix les terraſſe.

7°. Si l'acheteur & le conſommateur ne peuvent payer faute d'argent on ne leur en apportera plus, & on cultivera moins, on penſe tirer du bled de dehors, ce qui eſt une eſpérance trompeuſe & funeſte. Il faut donc tôt ou tard recourir à ſa propre agriculture découragée.

8°. Cet Etat ſoufrira une diſette réelle faute de bled, quoiqu'à bon marché, & faute d'argent.

Or ſi le bon marché excite les comerçans à exporter le bled qui ne ſe trouve pas en ſufiſante quantité dans le pays, on ne dira jamais que ce ſoit un trafic utile & avantageux. Aucun Etat ne verra de bon œil ſortir ſes eſpèces monnoyées en trop grande quantité, ni ſe priver de ſon propre néceſſaire. Si avec moins d'argent on peut auſſi trafiquer, on n'ira pas y employer de plus grandes ſommes. Si j'achéte du pain à un ſol la livre, je ſuis auſſi riche que celui qui poſſédant plus d'or que moi, le payeroit cinq ou dix ſols.

Vous voyez par là qu'il y a une différence marquée entre la diſette réelle & la

diſette rélative. J'apelle diſette réelle le défaut de bled, & la diſette rélative le hauſſement du prix courant. Une Nation riche pourra payer cher ſans s'apauvrir. Mais quand même elle payeroit au plus haut prix, elle ne diminue pas par ſon or la diſette réelle.

Il faut donc s'appliquer a remédier au défaut du bled, que le prix en ſoit du reſte tel qu'il voudra. Si nous avons peu d'eſpèces monnoyées nous l'acheterons a moins de fraix comme nos Ancêtres, qui l'achetoient à 3. 4. & 5. ſols, & ſi nous ſommes réduits a un défaut total le prix de 10. ſols qui ſeroit le double, ſeroit une cherté auſſi exceſſive, que ſi nous payions maintenant le froment à 20. batz.

On nous a cité pluſieurs éxemples, entr'autres ceux de l'Angleterre & de la Hollande. Mais quant au premier il faut conſiderer que le Commerce de bled n'y étoit pas libre, car l'importation étoit défendue, on ne favoriſoit que l'exportation, *lorſque*, (ce qu'il faut bien noter) *lorſque le prix intérieur ne ſurpaſſoit pas le prix moyen établi. Ce Commerce rouloit donc ſur la grande abondance intérieure.* On extirpa les forêts, on introduiſit à la place du bois l'uſage du charbon de terre. Toute la ſurface labourable étoit donc bien culti-

vée. Auſſi longtems donc que cette abondance dura, l'Angleterre verſa ſon ſuperflu en France, en Eſpagne, en Portugal, qui étoient riches en or & en argent, qui ſuivirent d'autres ſyſtèmes, en creuſant les mines d'or des Indes, & en favoriſant préférablement des manufactures de luxe aux dépens de leur agriculture. Mais aujourd'hui ces ſyſtèmes ont changé. Non ſeulement ces Etats ont ouvert les yeux ſur l'importance de l'Agriculture, mais l'Angleterre même, devenue riche en or & en argent & devenue plus peuplée, peut exporter moins de bled parce que ſa propre conſommation a augmenté. Nous la voyons recourir aux bleds étrangers, changer de ſyſtème, & reſtreindre ce commerce.

La Hollande n'eſſuye point de famine, mais elle entretient l'abondance par une continuelle importation. S'il arrivoit que l'on n'en importa pas aſſez, croyez vous qu'ils n'auroient pas recours aux défenſes de ſorties? Ce ſont des moyens facheux, il eſt vrai, mais dans ces calamités ils ſont inévitables.

Il eſt ſingulier, que ceux qui ſont ſi enchantés du ſyſtème de l'Angleterre, ſi uſé & ſi déplacé de nos jours, où la face de l'Europe vient de changer ſi viſiblement, où tout parle economie, culture, manu-

factures, commerce, liberté, que ces hommes dis-je, ne voyent pas, que les beſoins ceſſans, le Commerce extérieur doit diminuer auſſi: Ils ont beau nous dire: Allez vendre vôtre bled au dehors le mieux que vous pourrez, l'année prochaine vôtre Cultivateur vous en donnera d'autres en abondance. Depuis la derniére récolte juſqu'a la ſuivante, il faut une année entiére d'attente, & durant cet intervalle il faut vivre. Mais comment vivrois je, ſi vous enlevez ma ſubſiſtance pour la vendre avec profit à un étranger?

Comment encouragerez-vous un Cultivateur exténué de faim & de miſére en rempliſſant d'or ſa bourſe? Il vous criera ſans ceſſe donnez moi du pain. C'eſt lui qui me nourrit, & vous, gardez vôtre argent. Laiſſez moi mes derniéres proviſions à peine ſuffiſantes pour ma famille. Je ne veux jamais me déſſaiſir de ma derniére reſſource. L'année eſt longue, les travaux ſont grands, les recoltes incertaines, & les reſſources du Commerce d'importation plus incertaines encore. Je ne veux dépendre de perſonne, ni rendre ma ſubſiſtance, ma nourriture, précaire ou dépendante de la cruelle avarice des hommes.

Vous avez beau nous dire qu'avec de

l'argent on achète tout. Pas toûjours, croyez-moi; allez verſer vos tréſors parmi les calamiteux, parmi une populace affamée, & demandez leur du pain. Vous n'en aurez point. Ce n'eſt que dans des lieux d'abondance que l'argent ſert de véhicule à nos richeſſes réelles. Au défaut de celles-ci un monceau d'or ne vaut pas plus, que les cailloux ſur la rue.

On nuus objectera ſans doute: Comment peut on connoître le ſuperflu, qui peut ſe vendre? Faut-il que l'Etât aille faire le dénombrement des proviſions particuliéres.

Je réponds que cette connoiſſance eſt très facile. Vous n'avez qu'à voir, & qu'à calculer le prix courant de pluſieurs années par ex: de 20 ou du moins de 12 années, & chercher le prix moyen de chaque année. Obſervez alors, que le menu Peuple ne crie jamais à la diſette, quand le prix eſt au deſſous du moyen, & qu'il commence d'abord ſes rumeurs en raiſon qu'il s'en éloigne en hauſſant. J'en ai fait l'expérience & l'obſervation à diverſes fois. Ce régiſtre du marché public eſt un vrai baromètre, qui ne trompe jamais.

Au deſſous du prix moyen, ſoyez donc aſſurés que vous êtes dans l'abondance, à moins qu'il ne ſe faſſe un enlévement ſu-

bit, ou l'introduction de grandes ſommes monnoyées. Dans ces derniérs cas qui ſont rares, le cours du Commerce changeroit de face auſſi. Mais comme il circule à peu près une maſſe d'argent aſſez égale en chaque lieu, vous ne ſauriez jamais vous tromper de beaucoup.

En ſoutenant la néceſſité des Loix de Commerce, je ne prétends nullement juſtifier l'excès de ces Loix. Je n'aprouve point les grandes formalités, les viſitations, & toutes les exactions onereuſes & deſtructrices, dont quelquefois, & en quelques lieux on ſe plaint avec raiſon. On peut abuſer de tout, & de ſa liberté, & des Loix. Mais l'homme ſage, le Citoyen éclairé & bien intentionné ne ſe laiſſe jamais emporter par l'enthouſiaſme ni par l'amour déréglé d'un ſiſtème outré! Il faut des bornes à tout. Il en faut au Commerce, qui s'il eſt mal dirigé ne reſſemble plus à une riviére douce, mais à un torrent qui par l'affluence des eaux, ravage dans un tems les contrées les plus riantes, & quand il a paſſé ne laiſſe après ſoi, que des ſables arides.

FIN.

SUR LES CRITIQUES

Qu'eſſuyent les Auteurs des Ouvrages périodiques.

C'EST une vérité généralement connue qu'il n'y a perſonne qui n'entende parfaitement la Réligion & la politique. Ces ſciences ne demandent en effet ni étude, ni expérience. Auſſi voit-on tout le monde décider ſouverainement quoique différemment dans l'une & dans l'autre.

Toutes les ſectes aſſurées d'être dans le bon chemin, dénoncent directement la damnation à tous ceux qui différent d'elles, ſur des points ſi clairs, ſi ſimples & ſi unis.

D'un autre coté, l'incrédule auſſi enthouſiaſte que ceux dont je parle (quoique par ſes propres principes il ne ſauroit damner perſonne, puiſqu'il fait démonſtrativement qu'il n'y a point d'état futur) l'incrédule dis-je feroit avec plaiſir pendre comme des hipocrites & des fous ceux qui ajoutent foi à la Réligion.

Les ſectes en politique ne ſont ni moins diverſes, ni moins échaufées, & ce qu'il

y a ſans doute d'extraordinaire, c'eſt que ceux qui ont étudié le plus long-tems cette ſcience, & qui y ont acquis le plus d'expérience, ſont toûjours ceux qui l'entendent le moins. On prononce que chaque Miniſtre a tort, quoiqu'il n'y ait que lui qui ait le fil & le ſecret des affaires, & ſi l'on en croit ces réformateurs, il n'y a pas moins de quelques centaines de mille hommes (car ils n'exceptent que les plus petits enfans) capables de découvrir, cenſurer & corriger les erreurs du gouvernement & de le remettre dans la bonne voie.

Ce ſont ces conſidérations ſurtout qui m'engagérent, dès que je commençai à paroître en public, à ne point me mêler de la Réligion, ni de la politique. Je ſavois, qu'il n'y avoit rien à apprendre aux hommes ſur ces matiéres; & il ne me ſembloit nullement décent d'en faire un ſujet de plaiſanterie.

L'amuſement eſt le ſeul objet que ſe puiſſe propoſer l'humble auteur d'un ouvrage périodique; il faut abſolument un certain volume pour donner quelque dignité à un homme ou à un livre; il faut tout au moins un *in quarto* pour faire reſpecter un ſyſtême de morale comme il le mérite,

&

& des eſſais ſur le même ſujet ne peuvent paroitre décemment & avec utilité, que ſous la forme d'un gros *octavo*. Réduits donc, comme nous le ſommes, à quelques feuilles, ſi j'oſois dans une forme auſſi abjecte prendre un viſage refrogné pour cenſurer la folie, ou m'armer de verges pour châtier les vices, il n'eſt aſſurément point de mes lecteurs qui ne le trouvât très mauvais, & je perdrois pour jamais la place que j'ai l'honneur d'occuper ſur la table à thé où je ſuis conſtamment admis. Si cependant je pouvois ſans bleſſer la partie la plus polie de mes lecteurs, gliſſer quelques traits de morale, je n'en perdrois ſûrement pas l'occaſion. Je mettrai de l'eſprit quand je pourrai, & de l'inſtruction toutes les fois que j'oſerai, & lorſque mes feuilles éparſes viendront à être raſſemblées comme celles de la Sybille, je crois pouvoir dire ſans vanité, que ce ſera une collection d'oracles pour le moins auſſi bons.

Je n'ignore pas que même dans ce plan je rencontrerai des difficultés auſſi grandes que celles qui m'ont empêché de me mêler de la Réligion & de la politique; tout le monde a de l'eſprit, & pluſieurs en ont tant, que ſoit eux, ſoit du moins leurs

amis, ne ſavent qu'en faire. Comme c'eſt un don de la nature, que l'art ne ſauroit procurer, qui eſt ce qui ſe croiroit deshérité par cette mére commune, au point de n'en avoir pas reçû ſa portion? ceux même (ſi pourtant il y en a de tels) qui ſont aſſez modeſtes pour ſe croire réduits à peu de choſe, ménagent leur eſprit avec tant d'économie, & le dépenſent ſi à propos, qu'on ne ſauroit leur diſputer le titre de gens enjoués & d'agréables railleurs,

Dans cette profuſion univerſelle, dans cette abondance d'eſprit & de bonne plaiſanterie, je ne puis m'empêcher d'avoir quelque doute ſur mon ſuccès, mes eſpions m'aſſurent, que lorſque dans les maiſons de qualité mon papier eſt introduit à la toilette de Madame, il ſubit un examen des plus rigoureux. Dès que Monſieur eſt entré la plus jeune des filles de la maiſon a ordre de lire la feuille à haute voix pour s'éxercer; ſi Monſieur qui juge du bel eſprit auſſi ſouverainement que des choux de ſon jardin, fait un ſigne favorable & dit: *La feuille de ce jour n'eſt pas mauvaiſe*, Madame qui n'a garde de le contredire dans des bagatelles, déclare qu'elle eſt charmante. Mais ſi malheureuſement Monſieur dit d'un air dédaigneux,

que c'eſt *une miſére*, Madame découvre bientôt, *qu'il n'y a pas le ſens commun.*

Dans les maiſons d'un rang inférieur l'on m'éxamine de plus près, mais je n'y gagne pas davantage. L'on diſcute librement mes bonnes & mauvaiſes qualités; quelques uns me croient trop grave, d'autres trop badin, la maitreſſe de la maiſon, quoiqu'elle déteſte les ſcandales, ſouhaiteroit que pour l'exemple ſeulement, je peigniſſe les caractéres & découvriſſe les intrigues des gens du grand monde. Le mari, à ſon tour dit fort agréablement que l'Auteur du *Recueil* n'a pas encore recueilli, ce qui lui convient: Ce trait eſt ſuivi de pluſieurs autres bons mots auſſi ingénieux, qui font alluſion au titre de mon papier, & qui vallent au moins les deux ſous qu'il coute par ſemaine,

Quelques unes de mes lectrices ſuppoſent, que toutes mes réfléxions générales ſur les vices & ſur les folies de ce ſiécle ont directement en vue tel ou tel particulier, du moins découvrent elles qu'elles ſont applicables à telles ou à telles perſonnes de qualité. Elles croient auſſi qu'il y a pluſieurs traits qui portent ſur leurs voiſins & leurs connoiſſances. Les hommes les plus graves & les plus économes

ſe gardent bien d'acheter eux-mêmes mon papier, ils l'empruntent de leur voiſin, & ſe plaignent de ce que je n'y inſére jamais le prix de l'avoine ou des pommes de terre, quoiqu'il y eût aſſez de place à la fin de la dernière page.

Telles ſont en partie les critiques judicieuſes auxquelles ſe trouve expoſé un pauvre auteur périodique. J'ai cependant le plaiſir de voir que mon libraire vend tous les éxemplaires de mon papier. Un ſuccès ſi brillant ſuffiroit pour flatter la vanité d'un bon écrivain & pour tourner la tête à un mauvais. Mais je reprime les mouvemens naiſſans de mon orgueil en réfléchiſſant ſur d'autres circonſtances bien humiliantes pour moi. J'avoue, par éxemple, que la maniére d'accommoder les cheveux qui eſt aujourd'hui à la mode, m'eſt extrêmement favorable, & la qualité de mon papier choiſie exprès pour cet uſage, contribue peut-être plus que ſon mérite à le faire vendre. Une tête, qui a adopté le véritable goût françois, éxige, à ce que l'on m'a dit, au moins quatre vingt papillotes diſtinctes, & elles doivent être renouvellées au moins chaque fois qu'on ſe fait peigner, ce qui arrive à-peu-près une fois par mois. Quatre de mes feuilles ſuffiſent pour cela, & ne content

que huit sous, ce qui excède à peine le prix de la même quantité de papier blanc. En réunissant donc toutes ces considérations il me semble qu'il y a encore de l'économie à acheter mon papier à un si bas prix. Cette réflexion est sans doute bien mortifiante pour un auteur, mais l'amour propre, toûjours ingénieux à se prévaloir des plus legéres circonstances, me fait observer pour ma consolation, que de cette foule de papiers périodiques qui paroissent, le mien est peut-être le seul qui ait l'honneur de servir à l'usage de la tête.

SUR CETTE QUETION DE CRITIQUE,

Proposée dans le Journal d'Education;

*En quoi consiste le molle & facetum, qu'*HORACE *attribue aux ouvrages de* VIRGILE.

CETTE attribution se rapporte, non vaguement, ou généralement, aux ouvrages de VIRGILE, mais seulement à ses Eglogues, indiquées par ce vers; *Virgilio annuerunt, gaudentes rure, camœnæ.* Il ne s'agit donc plus que de fixer la signification de cee mots, *molle, facetum* par l'usage qu'en auroient fait les meilleurs Ecrivains, contemporains d'HORACE, ou peu éloignés de son tems. CATULLE voulant justifier ses vers, dit qu'ils n'ont du sel & de l'agrément que quand ils sont *molliculi.* Ce *molliculi* dont le sens est bien déterminé par les mots qui suivent, *ac parum pudici*, est certainement une nuance un peu chargée de *mollet*, & qui nous donne au moins l'acception de son primitif. CATULLE semble même joindre, comme HORACE, le *molle* au *facetum*, en disant de l'espèce

de vers dont il prend la défenſe : *Qui tum denique habent ſalem ac lepores, ſi ſunt molliculi : &c* Ainſi voilà le *molle atque facetum* aſſez bien expliqué ce me ſemble par CATULLE même, pour déſigner quelque choſe de tendre ou de galant & d'enjoué, mais CICERON eſt preſque la ſource de toute la latinité & la ſource aſſurément la plus pure, au moins pour nous qui ne ſommes pas des POLLIONS ni des VARRONS. Voyons l'idée que CICERON attache à ces deux mots, *molle*, *facetum*. J'ouvre l'Apparat de NIZOLIUS au mot *mollis*, je le trouve ordinairement joint au mot *tener* & quelquefois oppoſé à *durus*, *ruſticus*. Je vois auſſi le mot *facetus*, aſſocié à *dulcis*, *feſtivus*, *venuſtus*, *urbanus*. De là je conclus que, ſelon deux des meilleurs auteurs de la latinité, les deux mots d'HORACE, *molle atque facetum*, réuniſſent à la fois les idées d'une poëſie douce, tendre, délicate, aiſée, legére, naïve, agréable ; caractères qui nous paroiſſent convenir uniquement aux Eglogues de VIRGILE & à quelques morceaux des Géorgiques. Un coup d'œil ſur ces charmantes poëſies nous donneroit aiſément pour chacun des attributs que nous concevons ſous l'heureuſe expreſſion d'HORACE, toutes les preuves qu'on pour-

roit desirer, mais nous ne prétendons pas ici résoudre la question; nous avons seulement voulu mettre à peu près sur la voye ceux de nos lecteurs qui voudroient s'en occuper.

SUR CETTE QUESTION

PROPOSÉE PAR UN AMATEUR.

Par quel charme la Tragédie du CID, *malgré tous les défauts qu'on lui reconnoit, plaît-elle depuis plus d'un ſiécle & fait-elle toûjours tant de plaiſir?*

NOUS pouvons répondre en deux mots par la magie de l'*intérêt* qui en eſt l'ame & par des beautés de détail d'un ordre ſi ſupérieur qu'on diſoit autrefois, *beau comme le Cid.* Mais une courte diſcuſſion expliquera mieux le problême. Deux amans obligés ſans ceſſe d'immoler l'amour le mieux placé, le plus légitime, aux plus rigoureux devoirs du ſang, victimes de la bienſéance & de l'honneur; tel eſt le ſujet du Cid, ſujet délicat qu'il n'étoit guéres poſſible de traiter réguliérement dans les bornes étroites d'un Drame, mais dont on ne pouvoit faire paſſer les irrégularités preſque inévitables plus heureuſement que l'a fait CORNEILLE. RODRIGUE & CHIMENE près d'être unis par les liens les

plus doux & les plus durables, ſe voyant tout à coup ſéparés par un de ces événemens qui rompent tous les liens de l'humanité, CHIMENE obligée de venger la mort de ſon pére ſur la perſonne du meurtrier qui eſt ſon amant, le pourſuit d'abord à outrance; puis forcée de ſacrifier ſon reſſentiment & ſa vengeance au bien de l'Etat qui l'exige; elle devient le prix des ſervices & de la bravoure du Cid. C'eſt tout ce conflit d'intérêts & de paſſions qui ſe croiſent qu'il s'agiſſoit de renfermer dans un tableau dramatique reſſerré par les loix du théâtre. Il étoit donc bien difficile que l'exacte vraiſemblance fut gardée partout; mais les beautés abondamment répandues dans la tragédie du Cid, en ont fait en quelque façon une piéce privilégiée, qui ne laiſſe plus aux ſpectateurs la liberté de ſonger aux règles. *Tout Paris, pour* CHIMENE, *a les yeux de* RODRIGUE; voilà prémiérement ce qui fait le ſuccès continuel du Cid, RODRIGUE & CHIMENE; c'eſt qu'on ne les perd point de vue & qu'ils font preſque oublier tout le reſte. Les récits ſont indiſpenſables dans la plûpart des tragédies. Tant de choſes, hors de l'action principale ſervent à la développer ou à l'éclaircir, qu'on ne peut guère ſe paſſer de cette reſſource. Il y a donc

deux ou trois récits dans le Cid, mais tout ce qui pouvoit remuer fortement, tous les grands mouvemens des passions, CORNEILLE les a rendus présens & sensibles. Ainsi dans le 1er Acte la querelle du Comte de GORMAS & de DON DIEGUE, qui pouvoit être écartée de la scène, se passe aux yeux des spectateurs & fait par-là beaucoup plus d'effet. La vue du respectable vieillard déshonoré par le Comte, intéresse bien plus vivement; ici, chacun témoin de l'action, y prend, ce semble, plus de part. C'est encore sur la scène, que DON DIEGUE remet à son fils le soin de sa vengeance, en lui apprenant seulement l'affront qu'il a reçû du Comte de GORMAS, sans aucun détail de la querelle dont le spectateur est instruit; que, dans le 2me. Acte RODRIGUE fait l'appel au Comte, & qu'après leur combat DON DIEGUE & CHIMENE vont aux pieds du Roi, pour lui demander, l'un la grace de son fils, & CHIMENE une éclatante justice. On voit que CORNEILLE a saisi toutes les circonstances du sujet qui pouvoient produire les situations les plus frappantes pour les présenter aux spectateurs. Mais le 3me Acte, est le chef-d'œuvre des situations théatrales, & c'est où l'on a le plus reproché à CORNEILLE, de n'avoir

pas observé les bienséances. Comment Rodrigue ose t'-il se présenter à Chimene dont il a tué le pére & qui poursuit sa mort? Comment peut elle soutenir sa présence & l'entendre? Rien de mieux préparé. Rodrigue s'adresse d'abord à Elvire; celle-ci lui représente la hardiesse ou l'indécence de sa démarche & le fait cacher à l'apparition de Chimene. Puis dans une scène bien ménagée entre Chimene & sa confidente, l'amante de Rodrigue fait voir à celle-ci le fond de son cœur. Elle n'oublie pas un instant ce que lui prescrit son devoir, mais l'amour qui est le plus fort, s'oppose à toutes ses résolutions. Vient ensuite la singuliére entrevue des deux Amans, que l'on est surpris avec raison de revoir ensemble. Mais Rodrigue presque témoin de l'entretien dont il a fait le sujet, a entendu tous les aveux de Chimene; il est donc autorisé de reste à tenter cette entrevue qu'on trouve si hardie. Chimene régulièrement devroit fuir à la seule vue du Cid, mais son penchant dont elle vient de montrer toute la force, l'arrête en quelque sorte malgré elle. De-là nait une des plus belles scènes qu'il y ait au théatre & dont la hardiesse est bien rachetée par l'élévation des sentimens qui surprennent l'admira-

tion. Si CHIMENE après cela, ſemble démentir ſa fierté; ſi après avoir demandé la tête de RODRIGUE à tous les Chevaliers de Seville, & avoir elle même armé contre lui DOM SANCHE, elle le revoit en plein jour & fait des vœux pour lui, ce ne ſont point des contradictions, tous ces mouvemens oppoſés, toutes ces révolutions de l'ame qui ſemblent alterer l'uniformité du caractère, ſont dans la nature. CORNEILLE n'a fait que réaliſer, que produire au dehors les mouvemens ſecrets que doivent éprouver ces amans, dans les circonſtances extraordinaires où ils ſe trouvent. Or ſi ce ſont là des défauts, il faut convenir que le Cid plait autant par ſes défauts mêmes, que par ſes véritables beautés. On a dit que VENUS étoit un peu louche & que c'étoit ce qui la rendoit piquante ou jolie: Ce n'étoit donc pas aſſez d'être belle!

LETTRE AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

JE vous ai envoié en Octobre 1767. *Le Droit de Grace*; en Aout 1768. *La Jarretière*; en Octobre dernier *le Maçon*, vous trouverez aujourd'hui *l'Esprit*. Ces morceaux divers n'ont rien de commun que l'art d'occuper mon loisir: Quand j'étudiois en métaphisique je n'imaginois guéres qu'elle consiste essentiellement à mouler son esprit sur tous les sujets possibles, à se mettre en état de les dépailler dès qu'on est parvenu à les comprendre. L'ame est à l'abstraction, ce que la pierre est à l'architecte, celui-ci s'en sert pour élever son édifice, mais cet édifice ne seroit rien sans lui, les idées sont le canevas de la Métaphisique, leur arrangement, leur combinaison assortie à la nature des choses, est seule la marque caractéristique du Métaphisicien, ce qui fait que tant de gens n'écrivent pas, ou se bornent aux

matiéres de leur profeſſion, c'eſt qu'ils craignent de s'égarer dans des idées nouvelles, détrompez les Meſſieurs, reliſez leur ce vers de DESPRE'AUX. *Tout ce qu'on conçoit bien on le rend aiſement*: J'écris ceci pour cauſe: Il eſt dans le monde plus d'un préſomptueux qui ſe donne les airs de prononcer & n'en a pas l'étoffe, qui ne découvre par-là même au public, juge impartial & toûjours éclairé, que la difformité d'un amour-propre dépravé & l'infiniment petit de ſon génie, il en eſt d'autres qui trop modeſtes ou trop pareſſeux pour s'être ſuffiſamment eſſaiés, redoutent une carriére qu'ils ſont en état de courir avec diſtinction.

L'ESPRIT DES LIVRES.

JE venois de lire vôtre dernier Journal d'Octobre 1768 où l'auteur de la lettre ſur le dégoût du monde, blâme avec fondement l'inconſéquence des propos de SENE'QUE comparés à ſa conduite, quand il me tomba ſous la main certain ancien livre intitulé *l'Eſprit de* SENEQUE: Comme je lis ſouvent ce fameux Philoſophe, j'eſpérai trouver la quinteſſence de ſes penſées & réellement ſon eſprit: Mais au lieu

de ces esprit je ne rencontrai souvent que le *Caput mortuum.* J'en pris l'idée d'éxaminer si ces prétendus esprits de MONTAGNE, de SENE'QUE &c. sont de bons esprits, & je trouvai qu'ils n'étoient guéres utiles qu'au libraire qui les vend ou au financier qui en accroit sa bibliothèque. Le lecteur ne voit ordinairement dans un livre que l'esprit qu'il a lui même, s'il n'en a pas beaucoup les pensées ingénieuses passeront devant ses yeux comme *incognito*, & s'il les apperçoit il les verra mieux dans l'original. Il les verra dans toute leur étendue, il les verra plus spirituelles par fois, que ne les a vû leur autheur, & ce qu'il y a de bien important. Elles mettront en action des idées qu'il avoit & que l'occasion ne lui avoit pas permis de mettre au jour. Et cet accouchement, le faiseur d'extraits, le chercheur d'esprit ne l'opére pas.

La raison m'en paroit bien simple, c'est que ces extraits de pensées étant séparés du sujet qui les avoit fait naitre, ne présentent plus qu'un corps décharné, une misérable idée métaphisique plus propre à peiner l'esprit qu'à le convaincre : L'auteur qui me fournit cette tirade d'esprit ne pense pas avec moi, c'est une lanterne magique

magique qu'il me fait voir. *Et tant plus vous regarderez & tant plus vous voirrez...* Cela eſt vrai, mais auſſi le tout s'envole avec le moment qui l'a produit, il en reſte ſi peu de traces dans l'eſprit que le moindre objet nouveau l'a effacée : Au lieu que ces mêmes penſées incorporées dans un ouvrage ſuivi, frapent agréablement l'eſprit, & d'autant plus délicieuſement qu'elles ſont moins attendues. C'eſt ce qu'on appelle en fait d'arrangement de terrein un Ah ah ! La vue vous préſentoit une continuité de prairies qui ſembloit vous inviter à les parcourir, vous faites un pas & vous atteignez une piece d'eau qui borne vôtre route, vous êtes ſurpris & l'on ſuppoſe que vous exprimez vôtre ſurpriſe par le cri qui lui eſt commun avec la majeure partie des hommes & que vous dites ah ah ! montrez-moi cette piéce iſolée, elle ne me donnera point le plaiſir de la ſurpriſe ni ne pourra preſqu'engager mon attention : C'eſt le bon mot iſolé. (N'allez pas croire cependant que ce ah ah ! ſoit auſſi commun que l'eſt l'ouverture des yeux à l'arrivée d'un flambeau dans le milieu de la nuit : J'ai connu gens aſſez ſtupides pour ne rien dire à cette vue & j'en ai vû d'autres aſſez brutaux pour ſe porter juſqu'à lever les épau-

les, comme voulant signifier la petiteſſe du Seigneur du lieu, qui s'eſt quelquefois donné beaucoup de torture, s'eſt fort *eſquiché* l'eſprit comme on dit, pour faire un accident, une ſolution de continuité qui ne ſert qu'à gêner la promenade.)

Ce que j'obſerve eſt ſi vrai, que je penſe qu'on pourroit ſans aucuns fraix offrir 50 piſtoles à celui qui liroit cent pages de ces eſprits ſans bailler, au lieu qu'on perdroit ſûrement en l'offrant à celui qui liroit l'ouvrage lui même de SENE'QUE ou de MONTAGNE.

Il y a même ceci de tuant; que l'ingénieux compilateur vous donne ſouvent pour une penſée neuve & ſpirituelle, ce qui n'eſt autre qu'une choſe très commune dont vous dites après l'avoir lû, n'eſt-ce que cela. Celle-ci, par exemple, page 8. *La mémoire de* CICERON *fit Conſul ſon fils.* Comme ſi ce fut CICERON le premier à qui pareille choſe fut arrivée, comme ſi dans toutes les Républiques on ne voioit fréquemment que le nom & le crédit d'un pére élève ſon fils imbécille, à des honneurs ou à des places qui ne devroient apartenir qu'aux talens & à la vertu: Auſſi qu'en arrive t-il, le citoyen ſe plaint de cet eſprit de parti, de ces préférences injuſtes & pour l'ordinaire fu-

neſtes au bien général, la confiance ſi néceſſaire au Gouvernement ſe voit détruite, ce reſſort puiſſant de l'adminiſtration une fois rompu, tout eſt peiné, tout eſt forcé, chacun va vers ſon intérêt ſans ſe mettre en peine de celui du public, ce ſucceſſeur d'un pére éclairé qui n'a pas auſſi hérité ſes talens, cherchera chez les Gouvernemens deſpotiques des leçons avec leſquelles il va régir un peuple libre. Cet autre content d'avoir pû gravir la colline, n'avoit rien fait auparavant pour s'accoutumer à en reſpirer l'air ſubtil, il en eſt excédé & bientôt ſi changé qu'il devient épouvantable, ou du moins le paroit au ſpectateur, apellé à juger, c'eſt-à-dire à appliquer un fait à la loi, on le voit ignorant cette loi, prendre pour règle ſa chétive prudence, quelquefois même ſon arbitre, ſon cruel caprice: Grand Dieu! que deviendroit l'Etat, ſi la corruption alloit ſe joindre à tant d'ineptie! Vous fuiriez alors ces climats ingrats, vous hommes nobles qui vous ſentez nés pour le bonheur & pour la liberté, vous vous retireriez chez les Souverains deſpotiques; s'ils ſont injuſtes ils périſſent bientôt par le fer, vous y ſeriez du moins plus en ſureté que dans ces Etats, où vous penſez n'avoir rien à

redouter que de la loi, & où par le fait vous devez tout craindre de l'orgueil du Juge de son ignorance, de sa présomption, je ne parle pas de ses erreurs, il est homme & je me garde bien de le blâmer de n'avoir que six pieds de haut. Car la différence est sensible, vous ne sauriez être trompé, vous savez que la volonté du Despote est la loi elle même, au lieu que vous êtes contraints de recevoir aussi la loi, souvent injuste de ces petits tirans qui vous écrasent avec sureté, se sentants armés de l'apparence de la justice, & ne rendants compte de leurs jugemens qu'à leur tribunal interne, qui même n'est presque jamais ouvert à la réflexion & au repentir. Mais je crains de me passionner pour l'humanité, & ne connoissant pas par moi même des Républiques où l'administration soit en de si mauvaises mains, je voudrois que ne parlant que par ouï dire & sur parole, je ne parusse à tous mes lecteurs, qu'exagerer des maux que je redoute. Suivons nôtre sujet.

D'autres de ces pensées sont fausses & fatiguantes par là même pour le lecteur; il les eut passées à l'Auteur qui les corrigeoit par tant de feu, par cette imagination échauffée du souffle brulant de l'Afrique, par cette politique profonde qui le faisoit

paſſer ſur les dégoûts d'une Cour licencieuſe & tiranique pour paſſer peut être un jour à l'Empire du monde dont il étoit ſans contredit cent fois plus digne que NERON ; au lieu qu'étant iſolées ces penſées ne paroiſſent que difformes : Telle eſt celle ci page 8. *Tous ceux qui ont porté le nom de* POMPE'E *ont été grands par la vertu de ce nom ; ce qui nous fait voir que le bien de la réputation peut-être héréditaire.* Le fait pourroit être vrai, mais de grace, que dites-vous de la cauſe. C'eſt la vertu du nom qui fait la grandeur du ſujet qui le porte : J'avois oui parler (je crois à ma nourrice) de vertu ſimpathique & antipathique, & j'ai vû dès lors que les anciens Phiſoſophes ont expliqué par là bien des choſes qu'on connoit preſqu'auſſi bien que la raiſon de la force de l'attraction ou de la gravité ; mais en vérité pour la vertu du nom, celui-ci paſſe la raillerie. Combien d'ALEXANDRES qui ne ſont pas grands ?

Cette autre penſée page 36 eſt dans ce cas. *Ceux qui cachent leur âge ſont honteux de leur vie paſſée.* Cette propoſition eſt très peu vraie pour les hommes, c'eſt une foibleſſe de leur part de vouloir cacher aux autres quelques années, ou c'eſt intérêt.

Un Vieillard qui veut convoler.... D'ailleurs le passé n'étant rien, comment le grand âge qui enléve la mémoire ne feroit-il pas perdre l'idée d'une chose qui s'est elle même détruite: Mais cette pensée est exactement fausse pour le sexe. Comment une mére de famille peut-elle avoir honte d'avoir donné beaucoup de citoyens à l'Etat, & cependant elle ne veut pas qu'on la trouve vieille, parce que qui dit vieille dit laide, & qui dit laide dit pour le moins une femme dont on ne parle ni en bien ni en mal & *quam nemo rogat*, comme dit un ancien plaisant; oh, ce n'est donc point la honte de sa vie passée qui lui fait supprimer les mots de nourrice, c'est un intérêt bien réel.... D'où je dois conclure que ces idées universelles qu'on prétend nous donner par extrait, sont souvent fausses; mais le paroissent beaucoup d'avantage quand du moins elles ne sont pas étaiées de quelqu'exemple.

Je dis de même des pensées écrites aux pages 46 & 51 qui renferment une idée pitoyable fondée sur un mauvais jeu de mots & qui tout au moins par conséquent ne valoit pas la peine d'être répétée. *Les morts sont plus heureux que les vivants parce qu'ils ne craignent plus la mort.* Le borgne par cela même est plus heureux que

l'homme qui a deux bons yeux; car il y en a un qu'il ne risque plus de perdre, mais le borgne de deux yeux (comme on nomme les aveugles en Provence) est donc aussi plus heureux que lui: J'avoue que quand on réduit certaines pensées à leurs termes simples, on ne peut qu'être frapé de l'ineptie de ces Auteurs qui en ont fait leur joujou.

Et puis ces patiens compilateurs se répétent sans pudeur & sans paroitre apercevoir que le lecteur s'ennuie d'entendre deux fois de suite une même pensée qui ne valoit pas la peine d'être lue une seule. Ainsi page 19, *celui qui peut prendre terme pour exécuter ce qu'il a résolu dans sa colére, trouve le moyen de s'en rendre le maitre*, & page 21. *Le seul moyen de maitriser sa colére c'est de remettre au lendemain l'exécution de ce qu'elle a résolu*: Ces deux idées qui ne différent pas même par quelques nuances sont fastidieuses quand on les retrouve si près l'une de l'autre. Au fond elle ne valoit pas la peine d'être répétée parce qu'elle présente très peu d'utilité. Si l'homme colére se donnoit le tems de la réfléxion, il est presque sûr qu'il ne se détermineroit pas par ses conseils; l'essentiel est de joindre la réfléxion à la colére, c'est

à dire, deux choſes faites pour n'être point enſemble, car avec des ſi, l'on fait tout ce qu'on veut, mais le bon eſprit n'en fait pas cas, parce qu'il voit d'un coup d'œil qu'il ne s'agit là que d'une ſupoſition.

Diſons cependant que tout ceci n'eſt pas ſans exception. D'abord celui qui n'entend pas le latin ou à qui la pareſſe en a fait perdre l'idée facile eſt bien aiſe, de voir ce Romain ſubtil vêtu à la françoiſe, tout défiguré qu'il eſt dans ces extraits, on le reconnoit encore. Vous diriez de cet homme qu'un autre menoit au bal maſqué à Lion, après lui avoir promis qu'ils ne ſe ſoient point connus, & au Domino duquel il avoit attaché un écriteau qui portoit BLITRI *le boſſu*. Chacun liſoit BLITRI *le boſſu*. Et le pauvre Diable s'entendant nommer diſoit à ſon compagnon, allons nous en, nous ſommes connus. Arrivés dans un autre bal ils étoient connus encore. Eh bien SENEQUE me paroit toujours SENEQUE malgré ſon maſque, j'aime à entendre quelques uns de ſes pronos, ſes objections ne m'affectent point. Si je ne l'ai avec toutes ſes graces, je l'ai pourtant.

ENCRE PERPETUELLE.

Prenez une bouteille du meilleur vin de Nuits, ou s'il vous eſt plus commode du

mauvais vin, dur, louche, aigri, ou une bouteille de vinaigre, tout cela eſt égal; mettez dedans deux onces d'alun bien pilé, aiez vôtre écritoire foncé de bonne encre bien noire aiant du coton ou n'en aiant point, ce qui eſt égal encore; & rempliſſez le, tous les trois jours avec ce vin & vôtre encre ſera toûjours noire (quand je dis toûjours c'eſt peut être dix ans de ſuite) mais ce qui eſt plus important quelquefois, c'eſt qu'elle ſera fluide & coulante en Eté que les autres encres ſont épaiſſes, & que vôtre plume eſt contrainte de s'arrêter, ce qui, ſans doute eſt bien aſſommant pour un écrivain qui a autant d'imagination que.....

HISTOIRE

Abrégée de la Philoſophie.

Le deſir du bonheur, eſt ſi naturel aux humains, qu'il devient le motif de tous leurs travaux & le pivot ſur lequel roulent toutes leurs actions: Ce deſir, dis-je a ſeul donné naiſſance à la philoſophie dès les premiers âges du monde. Chaque mortel en ſuivant cet inſtinct a ſans doute cherché à ſe rendre heureux, mais comme tous les hommes n'avoient pas ou aſſez de lumiéres ou aſſez de loiſir pour découvrir la route qui conduit à la félicité, il s'en éleva quelques uns qui firent accroire aux autres qu'ils l'avoient trouvée, ou du moins qui s'appliquérent particuliérement à cette recherche, & qui établirent des écoles célèbres pour l'enſeigner à leurs concitoyens. Ces nouveaux guides dans la carriére du bonheur nommérent *ſageſſe* la ſcience de ſe rendre heureux, & par conſéquent leur doctrine *l'amour de la ſageſſe*; ce qu'exprime le mot Grec *philoſophie*.

Il eſt phiſiquement & moralement impoſſible que tous les hommes puiſſent enviſager le même objet du même œil, & par conſéquent il s'éleva bientôt entre ces maitres de philoſophie des opinions différentes ſur la nature du bonheur & ſur le chemin pour y parvenir. De là ces différens ſyſtèmes des Philoſophes, de-là leurs fameuſes diſputes qui nous paroiſſent aujourd'hui ſi plattes & ſi frivoles. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous ces Philoſophes ne voyoient pas que le bonheur de chaque individu réſide dans ſon opinion & qu'on dit avec raiſon que *l'opinion eſt la Reine du monde.* La *paſſion* n'eſt autre choſe qu'une ardeur fougueuſe que nous avons à ſatisfaire nôtre opinion ſur ce que nous croyons capable de faire nôtre bonheur. Chaque homme fronde & critique ſon voiſin ſur le goût qu'il a à cet égard, & ſur l'objet qu'il choiſit pour ſe rendre heureux. L'avare blâme le prodigue; le ſavant retiré dans ſon cabinet critique le courtiſan & l'homme répandu dans le monde, le petit-maitre ſe moque en révanche du ſavant; l'amateur de ſon jardin, celui de tableaux, de curioſités naturelles, &c. ne peut concevoir le penchant exceſſif de l'avare pour ſes ducats; le financier hauſſe les épaules & n'a point d'idée com-

ment on peut s'appliquer à la juriſprudence ou à la médecine; le théologien & le dévot lèvent les yeux & les mains vers le ciel, & gémiſſent ſur la frivolité du goût pour les choſes mondaines; le mondain ſe moque du dévot à ſon tour; chacun en un mot ne ſauroit comprendre le goût de ſon voiſin, & tous ne ſont heureux qu'autant qu'ils peuvent ſatisfaire leurs paſſions favorites, c'eſt-à-dire leur opinion ſur ce qui peut faire aiſément le bonheur de l'homme. On conçoit aiſément que la félicité éternelle faiſant l'objet de la théologie, nous ne portons ici nos réfléxions que ſur le bonheur temporel, & qu'à cet égard la plus grande frivolité peut opérer le bonheur auſſi bien que la plus grande ſolidité. Il eſt même aſſez plaiſant d'entendre dire aux Philoſophes. *Humains, vous ne pouvez être heureux que par telles ou telles choſes, que par telles ou telles maximes*! Vous avez donc oublié qu'un pompon, qu'un diamant peut rendre une femme heureuſe; un titre, un cordon, un courtiſan.

La matiére du bonheur ſeul & des devoirs qui réſultent de ſa recherche n'eſt pas immenſe. Elle fut bientôt épuiſée. Le maitre en fait de ſageſſe vouloit vivre, & pour vivre il avoit beſoin de diſciples. Ces

diſciples vouloient être occupés & amuſés. Il falloit trouver pour cela de nouveaux objets. A ce premier motif ſe joignit un ſecond. Le deſir d'être heureux produit néceſſairement dans l'homme le déſir d'être inſtruit. Il y trouve ſa curioſité & ſon utilité ſatisfaites à la fois. Les Philoſophes étoient des gens qui ſe dévouoient par état à raiſonner, & il n'eſt pas ſurprenant qu'ils étendiſſent peu à peu leurs raiſonnemens ſur tous les objets qui en étoient ſuſceptibles, & principalement ſur ceux qui avoient quelque affinité avec leur premier inſtitut, ou qui étoient d'un examen compliqué, profond & difficile. Inſenſiblement ils recherchérent donc la cauſe de toutes choſes, remontérent juſqu'au premier principe de tous les êtres & mirent la vraie félicité dans cette connoiſſance approfondie, ſelon l'expreſſion de LUCRECE.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas.

Les Philoſophes des plus anciens peuples du monde furent nommés *Sages*, ce qui eſt prouvé par l'hiſtoire ſainte & profane. THALES & PYTHAGORE dans la Grece, furent les premiers qui firent une

profeſſion ouverte de la ſcience, qui trouvérent le titre de *Sages* trop faſtueux, & qui prirent le nom plus modeſte d'*amateurs de la ſageſſe* ou *de Philoſophes*. Ce THALE'S, natif de Millet en Jonie, & le premier des ſept ſages, fut le fondateur de la *ſecte Joniqué*.

Ses plus illuſtres ſectateurs furent ANAXIMANDRE, ANAXIMENE, ANAXAGORE & ARCHELAÜS. ANAXAGORE s'appliqua entiérement à la contemplation des aſtres, & quelqu'un lui ayant demandé, s'il ne ſe ſoucioit point de ſa patrie, il répondit; *pour moi je n'ai garde de négliger le ſoin de ma patrie*, PYTHAGORE fonda la ſecte qu'on nomme Italique, parce qu'il ſéjourna dans cette partie de l'Italie, qui fut appellée la Grande Grèce, & qui fait aujourd'hui partie du Royaume de Naples. Il prit des Egyptiens une maniére d'enſeigner miſtérieuſe par des *nombres*, & il y ajoutoit une certaine *harmonie*, par laquelle il expliquoit la perfection de chaque choſe. Il croyoit le monde animé, intelligent & rond. Ne ſachant que faire de l'ame après la ſéparation du corps, il imagina la *Métempſicoſe*. Les plus célébres diſciples de PYTHAGORE furent OCELLUS de LUCANIE, ARCHITAS de TARENTE, PHILOLAÜS de CROTONE, PAR-

MENIDE & ZENON, tous deux d'ELEATE, & MELISSUS de SAMOS. ZENON fut l'inventeur de la dialectique, les autres s'appliquérent beaucoup à la phyſique & la réduiſirent en principes.

SOCRATE qui ſuivit ces premiers Philoſophes dans la même carriére tourna preſque toutes ſes études du côté *de la morale*. Il avoit eû pour maître ARCHELAÜS PYTHAGORICIEN. Il commença le premier à réduire en méthode les idées confuſes de ceux qui l'avoient précédé, d'où vient que CICERON l'appelle *le pére de la Philoſophie*. Sa vie étoit un modèle de frugalité, de modération & de patience, & il règne beaucoup d'eſprit dans ſa doctrine.

SOCRATE ayant remarqué dans PLATON plus de génie, que dans ſes autres diſciples. eût pour lui un attachement tout particulier, & ſes ſoins ne furent pas inutiles, puiſque de tous les hommes célèbres qui ſortirent de l'école de SOCRATE, PLATON fut ſans contredit celui qui s'aquit le plus grand nom. Il enſeigna à ATHENES & eût en peu de tems beaucoup de diſciples. Il établit ſon école dans l'Académie, qui étoit un lieu hors de la ville, d'où vient que ſes ſectateurs furent appelés *Académiciens*. Selon PLATON l'ame

de l'homme n'eſt qu'un rayon de la Divinité. Il croyoit que cette partie unie à ſon principe, connoiſſoit toutes choſes ; mais que s'uniſſant à un corps, elle contractoit par cette union l'ignorance & l'impureté. Il ne négligea pas entiérement la phyſique comme SOCRATE, mais il prit parti ſur bien des queſtions qui regardent cette ſcience. Il croyoit qu'il y avoit deux principes de toutes choſes, *Dieu & la matière.* Il embraſſa même l'aſtronomie. Sa morale eſt en ſubſtance la même que celle de SOCRATE.

Les diſciples de PLATON formérent encore pluſieurs nouvelles ſectes. Celle dont ARISTOTE devint le fondateur, eſt ſans doute la plus illuſtre. Ce Philoſophe fut le premier qui raſſembla les diverſes parties de la philoſophie pour en faire un ſyſtème complet. Perſonne avant lui n'avoit traité à part & par principes chaque partie de cette ſcience. Il ne regardoit pas la logique comme une partie de la philoſophie, mais comme un moyen propre à diſpoſer l'eſprit pour découvrir les vérités qui y ſont renfermées. La morale d'ARISTOTE eſt le plus parfait de ſes ouvrages. Sa phyſique ne conſiſte que dans des notions & des termes vagues auſſi obſcurs

obſcurs qu'inutiles. Les diſciples & ſectateurs de ce Philoſophe ont été nommés PERIPATETICIENS, du Licée où il tenoit ſon école.

ARISTOTE ne fut pas le ſeul diſciple de PLATON qui abandonna les ſentimens de ce grand homme ; il y en eût encore d'autres qui s'érigérent en chefs de ſectes. ARCESILAüs fut auteur d'une ſecte que l'on appella *l'Académie moyenne*. Il diſoit qu'il n'y avoit rien de certain, ni même de véritable, & qu'on pouvoit ſoutenir le pour & le contre ſur toutes ſortes de ſujets. LACYDE's qui enſeigna dans la même école de PLATON 96. ans après ces ARCESILAS ; fut chef d'une autre ſecte qu'on nomma *la nouvelle Académie*. Il reconnoiſſoit qu'il y avoit quelque choſe de vraiſemblable, mais qu'on ne pouvoit point être aſſuré qu'une choſe fut véritable. PIRRHON vers ces tems ſe rendit auſſi chef de ſecte. Il enchériſſoit ſur le dogme des Académiciens ; car au lieu que ceux-ci comprenoient qu'on ne pouvoit rien comprendre, PIRRHON ne le comprenoit pas même. Il croyoit qu'il n'y avoit rien de vrai, rien qui fut plûtôt ceci que cela. Ses ſectateurs furent appellés de ſon nom Pirrhoniens, & plus communément Scep-

tiques, parce qu'ils cherchoient, sans jamais rien trouver.

Dans ce même tems on vit s'élever deux sectes, qui avec des principes diamétralement opposés se rendirent fort célèbres, partagérent d'abord les esprits de la Grèce, & divisérent ensuite tout le monde: C'étoient celles de ZENON & d'EPICURE. ZENON étoit de la Ville de Citie en Chipre. Il enseigna dans les portiques d'Athénes, d'où ses disciples furent appellés Stoiciens. Le dogme le plus fameux de ZENON & de ses Stoiciens consiste dans le principe de la morale, qui étoit *de vivre conformément à la nature*, c'est à dire selon l'objet de nos empressemens. Sur ce principe & divers autres ils formérent l'idée d'un Sage tout à fait extravagant, insensible à toutes les choses externes. La physique de ZENON n'avoit de nouveau que les expressions. L'autre secte qui fut florissante en même tems étoit celle d'EPICURE, & ses disciples furent nommés Epicuriens. Ce Philosophe enseigna publiquement à ATHENES sa patrie à l'âge de trente deux ans. Il rejettoit toutes les chicanes & toutes les subtilités de la logique, & cherchoit la vérité par le moyen des sens. Il s'attacha beaucoup à la morale & y rapporta toutes ses études. Aussi

ſa morale eſt-elle autant proportionnée à la nature de l'homme, que celle de ZENON y eſt contraire, parce qu'il poſe pour principe que le plaiſir eſt la fin de l'homme, que ce plaiſir conſiſte à avoir l'eſprit ſatisfait & le corps exempt de douleurs; que le plaiſir eſt la ſource & la fin d'une vie bienheureuſe, &c. EPICURE s'engagea auſſi, mais avec moins de ſuccès, dans le labyrinthe de la métaphyſique & de la phyſique. Il adopta le ſyſtême des atomes dont DEMOCRITE étoit le premier auteur. Enfin malgré les mauvaiſes interprétations & les calomnies de ſes adverſaires, il recommandoit par ſa doctrine & ſon exemple la frugalité & la ſobriété, & ſelon lui la mort n'eſt pas un ſujet d'épouvante. *Car*, dit-il, *elle n'eſt rien tant que la vie ſubſiſte, & lorſqu'elle arrive la vie n'eſt plus; Perſonne n'a jamais ſenti la mort.*

On voit que tous ces ſyſtêmes des Philoſophes de l'antiquité ſont très oppoſés entr'eux; & comme la vérité eſt toûjours uniforme, il s'enſuit que la plûpart de ces opinions ne ſauroient être vraies. Cette réflexion engagea POTAMON D'ALEXANDRIE ſous l'Empereur AUGUSTE de choiſir tout ce qu'il trouva de plus raiſonnable dans la doctrine de tous les autres Philoſophes

pour s'en faire un ſyſtême, & fonder une ſecte à laquelle il donna pour cette raiſon le nom de *philoſophie électique*, d'un mot Grec qui ſignifie *choiſir*.

La doctrine de PLATON fut d'abord plus en vogue qu'aucune autre, & il y eût pluſieurs célèbres Platoniciens ſous les Empereurs Romains juſques à JULIEN l'APOSTAT, qui l'étoit lui-même. Les premiers docteurs Chrétiens ſe déclarérent eux-mêmes pour cette philoſophie, comme JUSTIN MARTYR, TATIEN, ATHENAGORE, ORIGENE &c. Mais enfin la philoſophie d'ARISTOTE, peut-être la plus abſurde de toutes, prit le deſſus, & on ne chercha plus la vérité que dans les écrits de ce Philoſophe. Le furieux entêtement pour ſes rêveries commença vers le douziéme ſiécle, auquel tems ſe forma cette philoſophie qu'on nomme ordinairement *Scholaſtique*, & qui eſt due en partie à la lecture des Arabes, dont les Scholaſtiques, qui s'attachérent tous à ARISTOTE prirent cette maniére de raiſonner ſubtile, alambiquée, abſtraite & pointilleuſe qui ne ſaiſit jamais la vérité, mais qui donne toûjours ou à côté ou au dela du but. Sur la fin du XIVme ſiécle les eſprits s'échaufférent ſur des diſtinctions de logique juſqu'à l'extravagance par la furieuſe emula-

tion qui ſe forma ſur la doctrine d'ARISTOTE entre les NOMINAUX & les REALISTES. Les premiers avoient pour chef OCHAM Cordelier Anglois & diſciple de SCOT. Ils diſoient que les natures univerſelles n'étoient que des paroles, & les derniers, qui s'appuyoient ſur l'autorité de SCOT ſoutenoient que ces mêmes natures univerſelles étoient des choſes très réelles. Ces diſputes partagérent toutes les univerſités de l'Europe; la philoſophie ne s'occupa plus que *d'opérations de l'entendement, de concepts, d'abſtractions*, de vaines ſubtilités, & devint un pur galimathias & un amas confus d'idées inintelligibles.

Enfin dans le quatorziéme ſiécle la philoſophie commença à ſe délivrer des chaînes de la terminologie, on s'aviſa de philoſopher par raiſon & non par des expreſſions. On ſecoua même le joug de l'autorité, & ſans mépriſer ARISTOTE tout à fait, on ne le voulut plus croire ſur ſa parole. NICOLAS COPERNIC né à Thorn en 1473. & mort en 1543. avoit déja oſé porter le flambeau de la raiſon dans les mathématiques & dans l'aſtronomie : Il avoit rejetté le ſyſtème du monde imaginé par PTOLOMÉE que les Grecs ſurnommoient *le très divin* & *le très ſage*, & il

avoit publié ſon livre *de motu octavæ ſphæræ*, ainſi que ſon livre *de Revolutionibus*, dans leſquels il établit ſon ſyſtème du ſoleil immobile & du mouvement de la terre. GALILE'E qui nâquit à Florence l'an 1564. adopta le ſiſtèmr de COPERNIC, le vérifia & l'étendit par de nouvelles obſervations. Cette découverte de la vérité lui valut une détention de cinq ou ſix ans dans les priſons de l'inquiſition. Il introduiſit une nouvelle & excellente maniére de raiſonner dans les ſujets philoſophiques.

PIERRE GASSENDI, Profeſſeur de mathématiques à Paris, prit au commencement du XVIIme ſiécle une nouvelle méthode de philoſopher, qui contribua beaucoup aux progrès de cette ſcience. Enfin preſque dans le même temps, RENE' DESCARTES parut, & par une méthode, qui n'avoit été connue que très imparfaitement avant lui, il découvrit plus de vérités dans la philoſophie, qu'on n'avoit fait dans tous les ſiécles précédens; quoique par cette foibleſſe qui eſt attachée à tout entendement humain, il ait mêlé ſouvent l'erreur à la vérité dans ſes divers ſyſtêmes. Il traita preſque toutes les parties de la philoſophie, mais ſurtout la métaphyſique, la phyſique & les mathémati-

ques. Tout le monde connoit son système du plein & des tourbillons.

Déja avant DESCARTES, FRANÇOIS BACON, BARON DE VERULAM, Chancelier d'Angleterre avoit reconnu les erreurs de la philosophie de l'école & la mauvaise méthode qu'on y suivoit. C'étoit un des plus grands hommes qui aient jamais paru sur la terre. Il a allumé le flambeau que tous ses successeurs ont porté dans la philosophie, & l'on trouve dans ses écrits le germe de toutes les nouvelles découvertes & de toutes les nouvelles hypothèses.

Après cette belle aurore, l'horizon philosophique fut tout à coup éclairé par trois grandes lumières qui dissipérent beaucoup de ces ténèbres qui cachent la vérité aux yeux des humains, & répandirent au moins beaucoup de jour sur divers objets enfoncés dans l'obscurité. On sent bien que je parle de NEWTON, de LEIBNITZ, & de LOCKE, tous trois contemporains & vivans dans le XVIIme siécle. Tout le monde connoit le fameux système du Chevalier ISAAC NEWTON sur le vuide & l'attraction; tout le monde sait avec quelle sagacité il établissoit ses principes & avec quelle force il en prouvoit les conséquences, en appellant à son secours les mathé-

matiques & tout ce que le calcul le plus exact & le plus ſublime pouvoit lui fournir pour former une démonſtration évidente. Tout le monde connoit la théorie du Baron de LEIBNITZ, ſon ſyſtème des Monades, du meilleur monde, de la raiſon ſuffiſante, de l'harmonie préétablie; tout le monde ſait quels talens ſupérieurs il avoit dans les ſciences mathématiques; combien il a concouru à l'invention & à la perfection du calcul de l'infini, & avec quelle facilité il a réſolu les problèmes les plus difficiles & les plus importans. Enfin tout le monde connoit cette véritable anatomie fondée ſur le raiſonnement & ſur l'expérience que M. LOCKE a faite de nôtre âme & de l'entendement humain, les découvertes les plus ſubtiles & les plus vraies qu'il a trouvées ſous ſes pas, & les juſtes bornes qu'il a marquées à nos connoiſſances.

Après ces grands hommes je ne citerai ici que M. LE BARON DE WOLFF, auquel la philoſophie doit ſa nouvelle méthode ou plûtôt l'application de la méthode des mathématiciens aux objets philoſophiques. Il a d'ailleurs éclairci & étendu toutes les hypothèſes de M. DE LEIBNITZ, & écrit des ouvrages très conſidérables ſur toutes les parties de la philoſophie ſpé-

culative & des mathématiques. Ses élémens de mathématiques forment même le meilleur ouvrage qu'on ait dans aucune langue sur ces matières pour ceux qui commencent à les étudier. On nous dispensera de parler d'une infinité de philosophes modernes, peut-être tous aussi habiles, mais dont la célébrité est moins universelle, d'autant plus que nous craindrions de blesser la modestie de plusieurs auteurs vivans, que nous admirons en silence.

LE JUGEMENT

DES OREILLES ET CELUI DES YEUX.

On l'a dit, sans doute, bien des fois avant nous : Toutes les langues & sur-tout la nôtre, manquent d'exactitude & de précision. Rien de plus équivoque & de plus obscur que la plûpart des expressions qui servent à peindre des idées abstraites. Qu'il y ait un principe immatériel de la pensée, quel qu'il soit ; on ne peut le contester, sans nier l'existence ou l'immatérialité de l'ame. Or, quoique ce principe intelligent ne puisse guéres être conçu que sous l'idée de l'unité la plus simple, on l'a divisé, pour en expliquer plus commodément les opérations ; & au lieu de les raporter toutes à une seule & même cause, on leur en a donné de particuliéres ou d'immédiates, qui sont de pures conventions de langage. Ainsi l'on a distingué, dans l'entendement qui est un, l'imagination, le jugement, la mémoire, le génie, le goût, enfin le cœur & l'esprit, distinction peut être la plus obscure

de toutes, & dont on uſe ou l'on abuſe tant. On n'examine plus aujourd'hui la réalité ſpécifique ou l'identité de ces êtres métaphyſiques; il ſuffit que l'on s'entende à peu près, ou que l'on croye s'entendre. La philoſophie auroit trop d'ouvrage à faire ſur les ſignes de nos conceptions, pour les rendre exacts & ſans équivoques. Parlons donc ici du jugement, comme ſi nous le concevions clairement diſtinct de l'imagination & de la mémoire, qui pourtant y ont tant de part. Adoptons même le partage qu'on en a fait, pour examiner ſi le jugement formé d'après les perceptions qui nous viennent par l'organe de l'ouie, eſt auſſi ſur que celui qui réſulte des perceptions provenant de l'organe de la vue. On attribue au jugement des oreilles, qui eſt toûjours le plus tranchant, un caractère de déciſion qu'on a regardé comme une ſorte d'orgueil, *Superbum auris judicium.* Les actions de la chaire & celles du Barreau; les diſcours d'apparat, Académiques & autres; les piéces de théâtre, enfin les ouvrages que les Auteurs vont liſant de tous cotés & preſque toûjours moins pour recevoir d'utiles avis, que pour recueillir des ſufrages & ſe confirmer dans la bonne opinion qu'ils en ont conçue: Toutes ces productions ſont ſou-

mises, en première instance, au jugement des oreilles; & l'expérience démontre que c'est le jugement le moins sûr. D'abord, qu'il échape de choses à l'oreille la plus prompte & la plus attentive! Que les impressions qu'on reçoit par cet organe sont moins fidéles, & plus fugitives, plus volatiles, que toutes celles qu'on peut recevoir par les yeux! Quand nous disons par les yeux, on comprend assez que nous parlons de la lecture, toûjours plus réfléchie, plus exacte que l'attention la plus soutenue. & c'est dans ce sens qu'on peut dire encore, que l'intelligence est plus près des yeux que des oreilles. Ensuite, combien le ton, l'action, le geste ou la chaleur de celui qui parle en imposent ils au plus grand nombre, & laissent ils à peu de personnes la liberté de digérer suffisamment ce qu'elles entendent, pour en former un jugement sain! Ce prestige est très sensible au Barreau. Les Avocats qui ne sont plus dans l'usage d'écrire leurs plaidoyers, & qui n'en plaident que mieux, y mettent sans contredit plus de feu, plus d'éloquence naturelle, & plus de génie, mais aussi bien moins de précision. Par là de plus, ils se répétent & rebattent souvent les mêmes choses, ou ne font quelquefois que représenter le même moyen sous diffé-

rentes formes ; ce qui peut-être, à la vérité, dans certains cas, un effet de l'art. Ainſi tel plaidoyer qu'on a beaucoup aplaudi s'il étoit écrit & lû de ſang froid, étonneroit bien ſes admirateurs. L'épreuve eſt faite depuis long tems, & nous en avons entendu l'aveu de la bouche de deux grands Acteurs, qui primoient dans leur tems au Barreau. Les grandes compoſitions de la Chaire & tous les diſcours d'apparat qui ſont travaillés dans le Cabinet peuvent-être jugés plus exactement en premier reſſort ; mais pour en fixer le mérite, il faut que le jugement des oreilles ſoit confirmé par ce.ui des yeux. Quant aux lectures particuliéres que les Auteurs font de leurs ouvrages ; on ſait que leur effet ſur ceux qui les entendent réciter, dépend beaucoup de l'art du lecteur. Et combien de dupeurs d'oreilles, combien tous les jours d'oreilles dupées ! C'eſt principalement au Théâtre, où l'illuſion règne en ſouveraine, qu'il faut ſe défier du jugement des oreilles. Combien de choſes foibles, d'abſurdités même, font paſſer le ton, le jeu d'un Acteur, ſouvent la ſeule figure d'une Actrice ! Combien de fois ce redoutable parterre, qui prétend juger ſans appel, eſt-il revenu ſur ſes jugemens ! L'Abbé DESFONTAINES diſoit que *le vers avoit des*

couleurs, & par conſéquent que l'oreille étoit toute ſeule un mauvais juge des vers. Allons plus loin que lui ; diſons que tout a des couleurs, vers & proſe. Si cela n'étoit, pourquoi certains ouvrages entendus avec tranſport, puis pronés & vantés comme des chef d'œuvres, perdent-ils tant à la lecture, qu'ils ſont preſque méconnoiſſables ? Concluons que pour juger ſainement tout ce qui ſe récite en public, il faut l'attendre ſur le papier, au grand jour de l'impreſſion, & juger ſur le vû des piéces. Tel eſt nôtre avis, ſauf un meilleur.

LES TROIS AVIS.

CONTE.

PLUS l'arbre a duré, plus il a jetté de profondes racines, & plus difficilement il tombe ſur la terre; c'eſt ainſi que dans l'homme l'amour de la vie croit avec les années; c'eſt au bout de ſa carriére qu'il ſe montre avec plus de force; les peines qui l'environnent, les maladies qui l'accablent, ſes ſouffrances journaliéres, rien ne peut le réſoudre à ſa fin. De tout tems on a fait cette obſervation, elle eſt confirmée par ce conte.

DOBSON alloit s'unir à SUSANNE, le jour de ſon bonheur étoit arrivé; il touchoit enfin au moment que ſon imagination lui peignoit avec tant d'agrément; la Mort vint le trouver, & lui dit, en le regardant d'un air grave, car elle n'en a pas d'autre: Il faut quitter vos plaiſirs & me ſuivre. Vous ſuivre, s'écria-t-il, abandonner ma chére SUSANNE! à mon âge, & dans cet inſtant, je n'y ſuis point préparé; un ſoin plus flateur & plus doux

occupe mon ame; voici le jour de mon mariage, vous le ſavez.

Je n'ai point entendu ce qu'il ajouta, les motifs de ſa réſiſtance ne pouvoient être plus juſtes, il ſuplia la Mort de le laiſſer vivre encore un peu. Celle-ci jetta ſur lui un regard terrible, & le radouciſſant bientôt: Adieu, lui dit-elle, je veux bien ne pas troubler tes plaiſirs; pour la premiére fois, je conſens à relacher ma proie, afin qu'on ne m'accuſe plus de cruauté, comme on le fait ordinairement, & rarement avec juſtice. Pour te laiſſer le tems de te préparer à me ſuivre, je te donnerai trois avis ſucceſſifs qui t'annonceront que tu dois deſcendre au tombeau. Je t'accorde du relache juſqu'à ce que tu aies reçu le dernier. J'eſpére que tu n'auras rien à repliquer quand je reviendrai, & qu'il te plaira de quitter le monde.

Dobson n'avoit point à ſe plaindre de ces conditions il s'y ſoumit volontiers, & tous deux ſe ſéparérent ſatisfaits l'un de l'autre. Je ne m'arrêterai pas ſur ce qui arriva à Dobson, ſur la durée de ſa vie, ſur l'emploi qu'il en fit. Le plaiſir ne tarda pas à lui faire oublier la mort; il négocia, il acheta, il paya; ſes amis ne furent point faux, ſon épouſe ne fut point

grondeuſe ; il gagna beaucoup, eut peu d'enfans, vieillit ſans s'en appercevoir, & ne ſongea jamais au trépas comme prochain. Pendant que ſes biens augmentoient, qu'il ſe preſſoit de jouir des jours qui lui étoient accordés ; le tems qui n'épargne aucuns mortels, dont le cours eſt ſi lent pour les uns, ſi rapide pour les autres, le conduiſit à ſa quatre vingt dixième année.

Un ſoir DOBSON étoit ſeul, & méditoit profondément ; le ſpectacle qu'il avoit déja vu une fois ſe préſente devant lui ; à demi mort de ſurpriſe & d'effroi, il s'écrie : Quoi, ſitôt de retour ! Sitôt, reprit la Mort ! en vérité, mon ami, tu veux plaiſanter, il s'eſt écoulé au moins ſoixante ans depuis que je ſuis venu ici ; n'en a tu pas quatre vingt dix..... cela ne ſe peut pas, je ne ſuis pas ſi vieux ?.... Eſt-ce à moi que tu veux cacher ton âge ? Penſe-tu que je ſois ſi facile à tromper ? O Mort, tu es bien terrible, qui t'oblige à venir tourmenter les mortels ?..... Quels ſont tes droits, d'où vient ton autorité, mais au moins ſois juſte, tu m'avois promis trois avis ; je les ai vainement attendu ſoir & matin ; cette attente & cette idée ont quelquefois troublé mon repos ;

accordes moi quelques années pour m'en dédomager, & enſuite tu me donneras ces avis que je devois recevoir. Tu ne les as donc pas eu, reprit la Mort; je ſuis coupable; je conviens que je ne ſuis jamais bien venue nulle part; mais toi, qui veux vivre encore, tu trouves donc de grands charmes dans la vie? Tu es ſans doute en état de cultiver tes champs, de prendre ſoin de tes étables & des bergeries? Ton âge eſt avancé, mais tu as des forces, je ſouhaite que tu en jouiſſes long tems . . . Je les ai perdues avec mes jambes depuis quatre ans... Cela ne m'étonne point; mais tu as conſervé tes yeux, tu peux voir tes amis, tes parens, ce plaiſir te dédomage des bras & des jambes que tu n'as plus;.... J'ai perdu la vue dernièrement.... Cela eſt triſte, du moins il te reſte un ſens qui t'en conſole; tes amis viennent te tenir compagnie, t'amuſer par leurs converſations, les nouvelles, les hiſtoires du jour, & tu prends plaiſir à les entendre.... Encore moins je ſuis devenu ſourd. Fort bien, reprit la Mort, & comment peux-tu dire que tu n'a pas reçu mes avis, puiſque tu es paralitique, aveugle & ſourd? Elle dit, & le perça de ſon dard meurtrier, DOBSON mourut, & mon conte finit.

ANNONCES DE LIVRES ET AVIS DIVERS.

I.

ORAISON *funèbre de T. H. T. P. & T. E. P.* MARIE LECZINSKA, *Reine de France & de Navarre, prononcée dans la Chapelle du Louvre le 21 Novembre 1768, en préſence de MM. de l'Académie Françoiſe.* Par M. l'Abbé DE BOISMONT, Prédicateur ordinaire du Roi, Abbé de Grenain, l'un des quarante de l'Académie. A Paris, chez la veuve REGNARD, grande Salle du Palais, 1768, 39 pages in-4to. Texte: *Sapientia non dereliquit donec offerret illi ſceptrum regni... & dedit illi claritatem æternam.* Sap. c. 10. v. 14: *La Sageſſe ne l'abandonna point lorſqu'elle l'eut couronnée, & elle a rendu ſa vie éternellement memorable.* Argument & partage du Diſcours: „ Sage dans la proſpérité,

„ courageuſe dans la diſgrace, chrétienne „ dans toutes les ſituations, elle n'a joui „ du bonheur qu'en le conſacrant par „ une Vertu plus éclatante; elle n'a perdu „ ce même bonheur qu'en ſe conſacrant „ elle-même par une Foi plus vive. Heu„ reuſe, elle a vécu fidèle: Affligée, el„ le eſt morte ſoumiſe „. Depuis les grands Maitres de l'Art qui forment nos Orateurs en ce genre, nous n'avons point lû d'Oraiſon funèbre penſée auſſi délicatement, écrite avec plus de pureté, d'élégance & même de graces, enfin auſſi ſoutenue que celle-ci. Elle ſemble avoir été fondue d'un ſeul jet, *tantum ſeries juncturaque pollet*; ce qui marque un Deſſin bien arrêté, & un eſprit net, dont les idées ſe lient, s'arrangent d'elles-mêmes. Nous n'en repréſenterons que deux traits. „ La vie des Grands, dit l'Orateur, quel„ que innocente qu'on la ſuppoſe, eſt „ toûjours un tiſſu profane de molleſſe & „ de délices; exempts d'iniquités, ils ſont „ toûjours coupables d'être heureux; *Va „ vobis divitibus.., væ vobis qui ſaturati „ eſtis.. quia habetis conſolationem veſtram.* „ (Luc. 6. 24.) Tel eſt l'arrêt de la „ Foi. Ce fut, ſi j'oſe parler ainſi, le „ ſeul crime de la Reine „. Voici le Tableau d'un coupable mourant. „ Au mi-

» lieu de l'horreur qui l'assiége, des ténébres qui l'environnent, il ne voit » briller qu'une lumiére vengeresse, qui » répand un jour terrible dans les abimes » de sa conscience. Cette conscience qu'il » avoit refusé d'entendre, s'élève contre » lui, chargée de l'affreux dépôt de tous » ses crimes. Ce Dieu qu'il avoit mé» connu, le presse de tous côtés; il ne » trouve que sa colère; il ne prévoit que » ses vengeances, il frémit; ses yeux ne » sçavent où se reposer; le passé, l'ave» nir, tout l'épouvante: Il ne peut plus » se fuir, le remords impitoyable l'atta» che à lui-même, & la mort le saisit » déchiré par le désespoir ».

OEUVRES *mêlées de M.* de ROZOY. *A* Paris, chez DESVENTES DELADOUE', rue St. Jacques, vis-à vis le Collége de LOUIS-LE-GRAND; à Dijon, chez LA GARDE, rue de Condé 1768, 2. vol. in-12. Chacun des deux Tomes est composé de cinq Livres, & voici l'ordre du premier: Fables; Epitres; Contes; Fables encore; & Chansons. Le second offre d'abord des Fables, puis des Epitres, des Piéces fugitives, des Variétés Littéraires, des Chan-

ſons. Voilà bien des genres différens qui ſuppoſent une veine ſouple & propre à ſaiſir leurs différens caractères. Malheureuſement l'Auteur a lui même un caractère trop marqué, qui peut-être n'eſt que celui de ſon âge, mais qui domine par tout. Il eſt verbeux & redondant; ſes idées ſont délayées ou noyées dans un torrent de petites phraſes qui les laiſſent ſans force & ſans effet. Il ſemble ignorer que la conciſion eſt principalement ce qui fait le Poëte, & que, ſans cette partie, l'Ecrivain en vers, au lieu d'avoir le moindre avantage ſur le Proſateur, eſt infiniment plus ennuyeux. En un mot, pour être trop diffus, ſes Fables, ſes Contes, ſes Epitres, ſes Chanſons mêmes, ont plus ou moins de langueur. L'Auteur qui ne manque point de génie prendra peut-être pour de l'humeur, cette obſervation générale, que ſon ſeul intérêt nous dicte; mais il eſt jeune, & plus mûr de dix ans, quand il relira ſes Poëſies, il en ſentira la vérité. En attendant, il doit bien voir que nous ne prétendons pas prouver que nous faiſons mieux des vers que lui, puiſque nous n'en faiſons point du tout. Il n'eſt pas ſans doute à ſçavoir, que ſans être verſificateur, on peut avoir le ſentiment de la bonne & vraie Poëſie,

auſſi bien & quelquefois mieux que la plûpart de ceux qui s'en mêlent. Parmi les *Variétés Litteraires*, on trouve un *Eſſai ſur l'Education, à ceux qui ſçavent entendre*; une *Diſſertation ſur la Littérature*, & quelques autres Ecrits en proſe. Le plus curieux de ſes Ecrits proſaïques, eſt certainement ſa Préface, chef d'œuvre de ſageſſe & de modeſtie. Il nous apprend d'abord qu'il a réſervé beaucoup de fables & de contes pour une nouvelle Edition; enſuite il détaille ſes travaux & les nouveaux Ouvrages qu'il va donner. Ce ſont : 1°, une 3me Edition du *Poëme des Sens*, qu'il prépare, & où il y aura des changemens: 2°. une Hiſtoire des Révolutions de Portugal, depuis la *naiſſance* de ce Royaume juſqu'à la Révolution écrite par l'Abbé DE VERTOT; ouvrage qui manque, dit-il, à nôtre Langue. (M. D. R. ne craint pas apparemment la comparaiſon;) 3°. un Opéra dont le ſujet, dit-il encore, eſt d'autant plus heureux, qu'il lui a fourni quatre Actes, dont les ſituations & l'intérêt donnent lieu à des Tableaux, à des Fêtes, *du genre le plus délicat & le plus galant.* „ J'ai eû ſur l'Opéra des vues „ nouvelles que j'eſpére que le Public vou„ dra bien applaudir, en voyant l'uſage

„ que j'en ai fait „. Un peu de confiance ne meſſied pas aux talens; mais il ne faut pas tout dire au Public. Ceux qui critiqueront les Oeuvres mêlées ou non mêlées de l'Auteur, n'auront pas tous pour but de prouver à M. D. R. comme il l'imagine, *qu'ils ont plus d'eſprit & de goût que lui.* Si l'amour propre entre pour ſon compte dans l'objet de la critique, ainſi qu'il entre par-tout, il n'eſt pas aſſez mal adroit pour ſe montrer tel que l'a vû ou crû voir M. D. R. Il ſe cache ſous l'utile motif de faire diſcerner le clinquant de l'or, l'eſprit juſte & le bon goût, du faux: Ce qui eſt de quelque mérite de ce qui n'en a point. Or c'eſt aux Jeunes gens que la Critique doit s'attacher par préférence, & qu'elle eſt en effet le plus néceſſaire, parce qu'ils ſont en état de ſe corriger, quand la maladie n'eſt pas incurable. Les Oeuvres de M. D. R. ſont bien imprimées & ſont honneur au Typographe. A la fin du 2me Volume, on propoſe une Souſcription pour la publication d'un *Remède infaillible contre la Rage* ſecret de famille, dont eſt poſſeſſeur M. CIANONI, Italien. Si c'étoit un remède contre la *Rage Poëtique*, il ſeroit d'un prix ineſtimable; mais on en a tant, & qui ne ſont plus des ſecrets, contre la rage animale! Cependant il eſt bon

d'indiquer la demeure du Sécrétaire, qui eſt rue des vieux Auguſtins, vis-à vis l'hôtel de Toulouſe, à Paris.

L'AVEU *ſincére, ou Lettre à une Mére ſur les dangers que court la jeuneſſe en ſe livrant à un gout trop vif pour la litterature.* A Paris, chez CELLOT, rue Dauphine, 1768. Brochure in 12, d'environ 100 pag. Tandis que nos ſpéculatifs, eſpèce aujourd'hui ſi multipliée, ſe tuent à prouver les grands fruits que produiſent ou doivent produire les études publiques & domeſtiques, à former des plans d'éducation litéraire, à propoſer de nouvelles méthodes, &c, Voici un homme de bon ſens, qui réduiſant toutes les idées qu'on ſe fait ordinairement de ce genre d'éducation, au réſultat ſenſible & vrai dont les bons eſprits commencent à être frapés, oſe en démontrer les inconvéniens. *Et ine litterulas ſtulti docuere parentes*, a dit, il y long tems, un Ancien. „ Les Colléges, dit l'Aveu ſincére, ſont des pépiniéres d'*Auteurs enfans*, „ qui brochent à la hâte des Tragédies, „ des Romans, des Hiſtoires, des Oeuvres mêlées, &c. „ Les hommes ſont-ils donc deſtinés indiſtinctement à faire entrer dans l'eſprit, à compoſer des Livres, à

faire des vers? Combien les Lettres rendent-elles aujourd'hui de gens inutiles à leur patrie, à leurs concitoyens, à leur famille, à eux-mêmes! On n'a que trop exagéré les avantages de l'émulation; on n'a point fait assez sentir la nécessité d'y mettre des bornes, & c'est l'objet de cet ouvrage. Ce sont les péres de famille qu'il intéresse particuliérement, & nous leur en recommandons la lecture.

L'HOMME *au Latin, ou la destinée des Savans. Histoire sans vraisemblance.* A Genève, & se trouve à Paris chez LE JAY, quai de Gèvres, 1768, brochure in 8vo de 120 pages. Il sembleroit d'abord que l'*Aveu sincère* a fait naitre l'idée de ce Roman, & qu'ici l'on a voulu mettre en action la principale vérité du précédent ouvrage: Mais l'Homme au Latin paroit plûtôt avoir quelque air de *Candide*, dont il est pourtant fort éloigné. Si l'Auteur a voulu peindre en effet les malheurs attachés à la profession des Lettres, ce but est évidemment manqué: Puisque tous les malheurs qui arrivent à ROCH-ROMY KANG-XUNG (nom chinois qui ne convient pas trop à un homme de la Franconie) ne sont point du tout une fui-

tè de ſon goût déterminé pour les Lettres, & pouvoient arriver de même à l'homme du monde le moins lettré.

ELOGE *de* PIERRE CORNEILLE, *qui au jugement de l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de Rouen, a remporté le Prix d'Eloquence donné en* 1768, *par M. le Duc* d'HARCOURT, *Gouverneur de Normandie & Protecteur de l'Académie.* Par M. GAILLARD, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres & Cenſeur Royal. A Rouen, chez E. V. MACHUEL, Imp. Lib. de l'Académie, rue St. Lo; & ſe trouve à Paris, chez SAILLANT, rue St. Jean de Beauvais 1768, 52 pag. in 8vo. Cette pièce eſt un des meilleurs écrits en ce genre que nous ayons lus. Le Panégyriſte de CORNEILLE, pour louer ainſi l'Homère Francois, a dû, en relisant ſes ouvrages, ſe bien remplir de ſon caractère, & s'échauffer même au feu de ſon génie. Peut-être y trouvera-t-on à cenſurer un ton quelquefois trop didactique, un ſtile de diſſertation. Mais l'enſemble eſt intéreſſant, il donne la plus haute idée de CORNEILLE; & quand on ne voudroit le regarder que comme un Jugement général ſur ce grand homme & ſur ſes ou-

vrages, ce ſeroit celui d'un excellent critique; dans le vrai ſens du mot, c'eſt à dire, d'un très habile eſtimateur des productions du génie. Il y a deux parties dans cet Eloge. La premiére qui a pour objet *l'ame de* CORNEILLE, le peint d'après ſes propres écrits. On fait voir ſa conduite à l'égard du Cardinal DE RICHELIEU; ſon courage dans l'affaire du jugement du Cid; ſa candeur dans les jugemens qu'il prononce lui-même ſur ſes piéces; & ſa facilité généreuſe a pardonner à ſes ennemis. On ne diſſimule point qu'il fut jaloux de RACINE; mais on nous montre les nobles effets de cette jalouſie; & ſa diſcrétion à l'égard de ſon jeune Rival. On repréſente ſon amour pour la retraite, diſpoſition inſéparable du génie & qui en eſt toûjours le ſceau, puiſqu'*on ne fait que s'amuſer & ſe tromper dans le monde*, & enfin ſon exactitude à remplir tous ſes devoirs. La 2me partie roule ſur les ouvrages de CORNEILLE, & ſur les révolutions qu'ils ont opérées. On examine ici d'abord en quel état CORNEILLE trouva la Scéne Françoiſe. Il dévine ou retrouve les Régles du Théatre par la ſeule force de ſon génie. On le conſidére enſuite, 1°. comme Poëte comique & comme créateur de la bonne Comédie, par les modè-

les qu'il en offre dans les deux Piéces *du Menteur*; 2°. comme créateur de la Comédie Héroïque & de l'Opéra, dans DON SANCHE, PSYCHE', MEDE'E, ANDROMEDE; 3°, enfin comme Poëte Tragique & créateur de la Tragédie. On marque ſes commencemens & ſes progrès. Il donne à la Tragédie un reſſort nouveau, qui eſt *la Vertu*, & un caractère nouveau, celui de l'*Admiration*. Suit un Parallèle bien fait entre CORNEILLE & RACINE; & après un coup d'œil ſur les derniers ouvrages de CORNEILLE, on établit l'influence que les écrits de ce Poëte ont eû ſur ſon ſiécle & ſur le nôtre. Autre *Eloge de P.* CORNEILLE, *qui a remporté* l'Acceſſit *du même Prix d'éloquence*. Par M... A Rouen & à Paris, chez les mêmes Libraires, 1768, 51 pag. in-8vo. Cet Eloge eſt auſſi diſtribué en deux parties. L'Auteur ſe propoſe de montrer d'abord CORNEILLE, *Légiſlateur du Théatre, maître & modèle de ceux qui devoient le ſuivre; puis inſpirant ſes contemporains & donnant un caractère de grandeur à tout un ſiécle.* Ce Plan eſt un peu plus reſſerré que celui de M. GAILLARD. Les deux parties ſont aſſez bien traitées, mais elles rentrent un peu l'une dans l'autre, & le ton en eſt encore bien plus didactique, que

celles du premier Eloge. On cherche ici de l'Eloquence, c'eſt le premier objet du Prix propoſé; on trouve des diſcuſſions littéraires, remplies à la vérité de goût & d'eſprit, mais où l'on a manqué le but général. On n'eſt point étonné d'entendre parler avec chaleur de CORNEILLE: Qui ne s'animeroit point à ſon nom? Les étincelles du génie pénétrent les ames les plus froides. Mais un pareil ſujet devoit embellir l'imagination, élever l'eſprit, &c. Cependant ce ſecond Eloge, mérite, non-ſeulement d'être lû, mais d'être conſervé à côté de celui de M. G. comme une ſorte de ſupplément, pour certains points de vue que l'Auteur a ſaiſis plus fortement ou développés d'avantage. Nous avons remarqué dans les Notes une faute de Langue dont il faut avertir l'Auteur. Il dit par deux fois: *C'eſt*-là où *le choix eſt invention*, *C'eſt* la où *le choix ſuppoſe*, &c. *Là où*, eſt une répétion de Regime évidemment vicieuſe. C'eſt comme ſi on diſoit en mauvais Latin (pour nous rendre ſeulement plus ſenſibles) *Eſt ibi ubi*, &c. Nous croyons qu'indépendamment de l'hiatus cacophone, formé par la rencontre de *Là où*, la pureté de la langue exige qu'on dile, *C'eſt-là que*, &c.

DEAMBULATIO POETICA, &c. „ Promenade Poëtique, *ou* Paris renouvellé, „ décoré, aggrandi, depuis quelques années, par les nouveaux Edifices qu'on „ y a conſtruits. Poëme en vers Elégiaques „. Par M. GUERIN, Syndic de l'Univerſité, ancien Recteur & Profeſſeur d'Eloquence. A Paris, chez la veuve THIHOUST, place de Cambray, 1768, 21 pag. in-4to. Cet agréable Poëme eſt très-bien écrit. Ceux qui n'ont pas encore perdu le ſentiment de la vraie Poëſie, & celui de la bonne Latinité, dont le dépôt ſe conſerve dans l'Univerſité de Paris, le liront avec beaucoup de plaiſir. Le Poëte commence ſa Promenade, par le pays Latin, & frappé d'abord des vaſtes travaux de la nouvelle Baſilique qui s'élève à Ste. Geneviéve, il en fait une deſcription dont l'exactitude n'exclut point l'élégance; il indique auſſi les nouvelles Ecoles de Droit que l'on conſtruit ſur la même place. De-là deſcendant la rue St. Jacques, il nous arrête au nouveau Collège de Louis-le-grand, où ſiége l'Univerſité par ſon Tribunal. Il paſſe enſuite dans la ville, où il décrit la nouvelle Halle au bled, dans l'emplacement de l'ancien hôtel de Soiſſons, & la Colonne de Médicis, avec ſa Méridienne.

Suivent les constructions actuelles du Palais Royal, de l'Opéra, & de l'hôtel de la Monnoye, près du Collège Mazarin; les différentes Salles de Dessin établies par M. de SARDINE; les nouveaux Bâtimens du Palais Bourbon au bord de la Seine; la Place & la Statue équestre de LOUIS XV, avec les Bâtimens qui l'environnent; la nouvelle Eglise de la Magdeleine de la Ville l'Evêque; les Invalides, l'Ecole Militaire, sur laquelle il s'étend avec complaisance; le nouveau Champ de Mars destiné aux exercices des Troupes; & les Remparts ou Boulevarts de la ville, changés en Jardins & en promenades. En nous faisant parcourir encore, avec le Génie de la Ville, plusieurs autres Ouvrages projettés pour son embéllissement & ses avantages, il rencontre en chemin le Roi de Dannemarck: Ce qui amène une digression bien placée sur le jeune Monarque, où le Poëte ingénieux retrace les principales circonstances de son séjour à Paris.

ON nous a envoié le prospectus d'un Journal de Commerce que nous donnons ici avec la préface comme le meilleur moyen de faire connoître le plan & le but de cet utile ouvrage; il contiendra; les nouvelles

qu'

qui intéreſſent le plus le négoce par terre & par mer, le précis des Ordonnances, Statuts, Réglemens qui paroîtront dans tous les Etats de l'Europe, rélativément à cet objet; les Cours de change & d'eſpèces des principales places, de même que ceux des actions & des effets publics de différens Etats; l'arrivée, le départ, &, (autant qu'il ſera néceſſaire,) la cargaiſon des vaiſſeaux des Ports les plus conſidérables; les changemens les plus eſſentiels par raport au prix des matiéres commerçables; les annonces des ventes publiques des différentes compagnies, de même que celles des nouveaux Etabliſſemens, Fabriques, Manufactures, &c; des obſervations utiles, propres à former la jeuneſſe commerçante, & des critiques de nouveaux livres ſur l'art du Commerce, auſſi bien que des voyages nouveaux, qui pourront y avoir raport. Par une ſociété de marchands de divers endroits. A Francfort ſur le Mein. Au chef Bureau de la Poſte Impériale, *& dans tous les Bureaux des Poſtes Impériales & étrangéres de l'Europe, où l'on eſt prié de faire parvenir franc de port les Lettres adreſſées aux Directeurs & Auteurs du Journal.*

Le titre de l'ouvrage (diſent les Auteurs de ce Journal dans la préface) que nous allons inceſſamment publier à la

ſollicitation de pluſieurs Marchands des places les plus conſiderablos de l'Europe, qui nous ont conſeillé cette entrepriſe, en détaille ſuffiſamment le but, le contenu & l'utilité. Loin d'avoir beſoin de juſtifier nos intentions, & de mendier les ſufrages du public par une annonce pompeuſe, ſouvent démentie par l'exécution, il nous ſuffit de dire que les Auteurs de cette feuille réuniſſent les talens de pluſieurs perſonnes verſées, par une longue expérience, dans tout ce qui concerne les différentes branches du commerce par terre & par mer dans les quatre parties du monde. Toutes les Sciences & tous les Arts ont leur Journal; le Commerce, qui eſt le nerf des Etats, la ſource de l'abondance, le ſoutien des Sciences & des Arts même; & le pére de l'induſtrie, ne mériteroit il pas cet avantage? S'il en eſt digne, pourquoi en ſeroit-il plus long-tems privé? Cette réfléxion nous a déterminé. Il ne nous reſte qu'à mettre la main à l'œuvre. Nous connoiſſons toute l'étendue de nos obligations, mais nous nous ſentons capables de les remplir; nous avons pris toutes les meſures néceſſaires pour n'en négliger aucune, & aſſurés du ſuccès, nous n'avons

épargné aucunes dépenſes pour réuſſir : Papier, impreſſion, caractères, format, tout doit concourir à rendre cet ouvrage auſſi agréable par ſa forme, qu'il ſera utile par ſon contenu. Ce Journal dont nous donnerons quelques épreuves dans le courant de ce mois, paroitra tous les Mardis & Samedis de chaque ſemaine : On en donnera chaque ordinaire une demi feuille. On commencera le 30 Janvier prochain à en faire la diſtribution : On voudra bien s'adreſſer aux Bureaux indiqués ci-deſſus. La ſouſcription n'eſt ouverte que pour l'année entiére, à commencer par tel mois qu'on ſouhaitera : Elle eſt de cinq florins dans toute l'étendue du Généralat des Poſtes Impériales. Les Amateurs s'adreſſeront aux Bureaux de Poſte du lieu de leur réſidence, & s'il n'y en a point, aux Bureaux les plus près des endroits où ils ſe trouveront.

2.

PROBLEME.

ON connoit la difficulté qu'il y a de déterminer par le moyen de la Jeauge la quantité de liquide contenue dans un

tonneau qui n'eſt rempli qu'en partie. La ſeule méthode que l'on a découverte juſqu'à préſent exige que l'on commence d'abord par mettre un tel tonneau ſur l'un de ſes deux fonds, mais le vin qu'il contient ſe mêle alors néceſſairement avec la lie. Il ſeroit queſtion de trouver une autre méthode qui n'eut point cet inconvénient, & qui donnat la meſure cherchée ſans remuer le tonneau en partie plein. On ſuppoſe au reſte que ſa capacité totale eſt connue.

3.

Remède pour la Goutte.

PRENEZ une livre de farine de ris, quatre onces de levain de bière, & deux onces de ſel; faites en un cataplame épais, & apliquez-le à la plante du pied, que vous enveloperez d'une flanelle chaude. Vous répéterez cela de douze heures en douze heures; quatre ou cinq cataplames emportent ordinairement le mal. Lavez enſuite le pied du malade avec du ſon, de l'eau de vie, de l'eau chaude & du ſavon d'Eſpagne. Il faut ſe tenir bien chaudement, éviter tout air froid, parce que le remède dilate beaucoup les pores du pied. Dans quelque partie que ſoit la goutte, à la tête, a l'eſtomac, aux mains, aux genoux,

il faut toûjours appliquer le cataplame au pied, parce que par ſa matiére, il attire l'humeur des parties ſupérieures en bas. Il n'importe pas à quel période ſoit la maladie dans ſon commencement ou à ſon déclin. Ce remède eſt enſeigné dans le Journal de DUBLIN, de Taulkner.

4.

LETTRE *de M*** à l'Auteur, ſur le pain fait avec des pommes de terre ou patates.* Afin de vous mettre en état, Monſieur, de ſavoir au vrai ce que c'eſt que le pain compoſé de farine de bled & de pommes de terre, j'en joints ici un morceau dans lequel il eſt entré deux tiers de farine de bled, paſſée au gros tamis, & un tier de farine, ou plûtôt de purées de pommes de terre; car ce n'eſt qu'en purée qu'on les met avec la farine de bled.

Toute la façon de mettre ces pommes de terre en pain avec partie de farine de bled, conſiſte à faire cuire les poires ou pommes de terre, dans l'eau, juſqu'à-ce qu'elles ſe ſéparent aiſément & s'écraſent facilement dans la main; lorſqu'elles ſont écraſées, on les paſſe au tamis, comme on fait la purée de pois; & on mêle & pé-

trit cette purée avec un quart, un tiers ou moitié de farine de bled.

Il eſt conſtant, Monſieur, que le pain compoſé de purées de pommes de terre & de farine de bled en eſt plus beau, plus blanc & plus délicat; c'eſt pour cela qu'en Allemagne beaucoup de perſonnes de diſtinction le préférent à l'autre, & en mangent par goût; mais il eſt certain que ce pain n'eſt pas ſi nourriſſant, ou du moins qu'il en faut beaucoup plus pour ſe raſſaſier, d'où il réſulte qu'il eſt plus convenable aux riches qu'aux pauvres. Auſſi voit-on en ce pays bien des pauvres qui dans l'opinion qu'ils en mangent davantage, penſent faire un grand profit en faiſant cuire les patates, & en les mangeant les uns d'une façon, les autres d'une autre. De quelque façon qu'on les mange, cette denrée eſt d'un grand ſecours pour les pauvres améliore le pain des riches, & la culture en eſt d'un très grand raport.

*P S. M. M*** a oublié de marquer la façon de cuire le pain de pommes de terre.* La voici:

Quand la pâte ſera levée, & le four aſſez chaud, vous la tirerez dans des vaſes de terre de l'épaiſſeur de deux pouces, & vous les mettrez au four; cette cuite donnera une conſiſtance à vôtre pain. Lorſ-

que le four ſera à moitié froid, vous en ſortirez vos vaſes, & le chaufferez encore une fois legérement, alors vous ſortirez vôtre pain des vaſes; vous le dorerez, ſi vous voulez, avec un jaune d'œuf, & le mettrez au four pour le faire cuire comme le pain ordinaire: Vous aurez un pain auſſi friand que le craquelin.

5.

La Cavalerie Maure a la plus grande réputation dans l'Aſie; mais elle eſt plus célébre par la viteſſe de ſes chevaux, que par la diſcipline qu'obſervent les Cavaliers. Comme ceux ci ſe préſentent en foule, & qu'ils chargent ſans ordre, il eſt inconteſtable qu'ils ſeront battus par la moindre Cavalerie de l'Europe, qui ſauroit former l'eſcadron; & par là oppoſer une maſſe d'hommes & de chevaux: Quant à la viteſſe des Maures, voici en peu de mots la maniére dont on dreſſe les chevaux. On les attache par les jambes de derriére, & on leur tient leur fourage très éloigné d'eux, de maniére qu'ils ſont obligés de s'étendre prodigieuſement pour y atteindre. Le ſol ſur lequel ils ſont, va de plus en talud, on doit préſumer que le cheval de

vient alors très alongé, & par conséquent plus propre à la course, de même que ces fameux chevaux anglois nommés Hanters. Ceux qui aiment le merveilleux dans les choses les plus simples, & ont vû des chevaux attachés par les pieds de derriére en Pologne, tireroient de belles conséquences sur un pareil usage; mais on peut se dispenser de faire de telles recherches; on attache un cheval en Pologne par le pâturon d'une jambe de derriére, afin que l'animal ne rue plus, ce qui arrive très fréquemment aux chevaux que l'on tire de l'Ukraine & de la Valachie, lesquels sont presque sauvages.

Un particulier, demande un remède contre les galinsectes qui se sont emparé d'une palissade de meuriers blancs, . . leurs voisins en plein vent, ne sont point attaqués.

Il faut premiérement distinguer ce qu'on entend par gallinsectes dans cet article; car, si l'on prend pour une espèce de galle, le convin que dépose la punaise même, de couleur verte, & même rougeatre, & qui est si mauvais sur les branches & sur le bois rabougri, comme le di-

ſent les Jardiniers, & ſur les feuilles alterées de cet arbre, on ſe trompe fort, ce n'eſt rien moins; c'eſt l'envelope des œufs de ces inſectes, qui ſont dépoſés dans l'intérieur, & qui, par la chaleur du printems, s'étend au point de devenir juſqu'à la grandeur d'une lentille rouſſe & oblongue, quoi qu'elle n'eut pas celle d'un grain de mil avant cette ſaiſon; ſi c'eſt toute autre inſecte dont on veut parler, nous avouons que juſqu'à ce jour, nous n'en avons pas obſervé d'autres ſur nos meuriers blancs; je ne peux croire qu'on veuille parler des tigres qui affectent nos poiriers, & qui ne ſont aucun mal à nos meuriers blancs.

Dans le premier cas, qui, ſuivant toutes les apparences, eſt celui dont il eſt ici queſtion, je ne crois pas d'autre remède que d'avoir la patience de broſſer tous les endroits de l'arbre qui en ſont chargés, comme l'on fait pour les orangers, qui ſont très ſujets à cette maladie.

Le Bureau de Tours fut conſulté en 1766, par un Cultivateur de Chinon, ſur des mûriers à plein vent, qui étoient attaqués de pareille maladie; la réponſe fut la même que je fais en ce jour: Cet accident arrive plus fréquemment aux mûriers qui ſont abandonnés à eux-mêmes,

ſans culture de bêche & de ſerpette; les mûriers à haute tige n'en ſont pas plus exempts que ceux à baſſes tiges; mais il eſt extrêmement rare que la punaiſe attaque ceux que l'on a beſoin de bêcher deux ou trois fois par an, & que l'on purge du bois ſuperflu que la main des cueilleuſes de feuilles laiſſe après elles. Il eſt donc eſſentiel, pour s'en garantir, de faire bien façonner les mûriers blancs, & que la ſerpette enlève tous les ans, ou tous les deux ans au moins, les branches mortes ou altérées par leur opération: Le vinaigre, la chaux, ne ſeroient que des foibles reſſources contre l'importunité de ces animaux; je crois même qu'elles ſeroient inutiles, leur acrimonie, d'ailleurs, ne pourroit être que très-préjudiciable aux arbres de cette eſpèce, qui ne peuvent ſe rétablir lorſqu'ils en ſont attaqués, que par la ſuppreſſion des branches inutiles, par de bons & de fréquens labours, & qui périroient totalement à la longue, ſi l'on s'endormoit ſur ces ſecours qu'ils éxigent. C'eſt cette raiſon qui fait que nos meilleurs Cultivateurs de mûriers blancs, lorſqu'ils en ont dans leurs terres ſujettes à reſter un an en jachéres, ne manquent pas dans cette année là même, de leur faire donner une ou deux façons de bê-

che. Cette façon de gouverner ces arbres opére un autre avantage; c'eſt celui d'en éloigner les fourmis, qui ſont très-friandes de ce couvin; & qui, répandues ſur les feuilles, pourroient faire beaucoup de mal aux vers à qui on les diſtribue.

7.

En 1763, il règna en Finlande une maladie très meurtriére pour les bêtes à corne. Un de ces animaux mort, avoit été enterré ſur les frontiéres de la Ruſſie; mais on l'avoit couvert ſi legérement de terre, qu'un ours qui l'avoit déterré, s'en étant raſſaſié, en mourut auſſi-tôt. Un payſan ayant, par haſard, fait la découverte de cet ours mort, l'écorcha, & ſe chargea de la peau. De retour chez lui, il tomba malade, & mourut. La nouvelle de cet événement ayant été portée à Wilbourg, il fut ordonné qu'on brûleroit cette peau; mais le Curé de l'endroit, à qui on avoit donné cette peau, en paiement de ſes droits d'étole, ſans avoir égard à l'ordonnance, la fit préparer. Le payſan qui la travailla, & deux autres qui l'aſſiſtérent, moururent de la même maladie que le premier. La nouvelle en étant parvenue à Petersbourg, il fut enjoint au Curé de faire brûler la peau,

d'en faire autant de la maiſon où elle avoit été préparée ; & même, s'il paroiſſoit expédient, du presbytére. Il falloit pour cet effet bien des recherches ; car, la peau avoit déja paſſée à pluſieurs maitres ; enfin, ayant été retrouvée, le Curé, non-content de la manier, la porta même au nez ; il tomba malade auſſi-tôt, & fut attaqué d'une tumeur phlegmoneuſe, tout-à fait pareille à celle dont ſouffroient les bêtes à corne, & dont il mourut.

L'Auteur aſſure qu'il connoit encore d'autres exemples où ces peaux ont été funeſtes à ceux qui les ont maniées, 3 & même 6 mois après la mort de la bête: Au reſte, M. HAARTMANN croit que ce fléau provenoit de la nourriture des feuilles d'aulnée, dont les beſtiaux ſont obligés de faire uſage dans les étés chauds. Ces feuilles ſont toûjours couvertes d'inſectes, dont la nature peut être nuiſible aux animaux en queſtion. Il conſeille pour préſervatif, de leur donner du ſel mêlé avec de la farine d'avoine, ou des fourmis bouillies avec de la fleur de foin.

LIZE.

Par M. D'ARNAUD.

Amour m'arache mon ſecret :
C'eſt trop du voile du miſtère
Cacher l'objet qui m'a dû plaire,
Son amant doit-être indiſcret,
C'eſt l'outrager que de ſe taire ;
Aurois-je à rougir de mon choix,
Quand il honore ma tendreſſe ;
La houlette au ſceptre des Rois
A ſouvent impoſé des Loix.
Remontons à plus haute eſpèce
N'a t on pas vû plus d'une fois,
Quittant grandeur, Cieux & Déeſſes,
Ici bas, & Cours & Princeſſes,
Les Dieux ſous l'habit villageois.
Dans l'ombre des hameaux, des bois,
Venir chercher une maitreſſe
Eſt-il des titres de nobleſſe,
Des droits plus ſûrs, plus importans
Que des charmes de dix ſept ans ?
Ce n'eſt point le rang, la richeſſe,
C'eſt la beauté, c'eſt la jeuneſſe
Qui ſeule donne des amans.

Je n'aime donc qu'une bergére
Bergére, au reſte point groſſiere,
Point reſſemblante à ces Toinons,

Beautés informes & ruſtiques,
Que RONSARD ſous des traits gothiques
Ebaucha de ſes durs crayons :
Mais une Amarillis nouvelle,
Dont les fleurs valent des pompons
Et le linge uni, la dentelle
N'ayant houlette, ni moutons,
Des bergers de FONTENELLE,
Réuniſſant l'air & le ton ;
La plus belle, voila ſon nom.
Sa toilette n'eſt qu'un gazon.
Son miroir, une onde fidèle,
Son fard, une blancheur de lait,
Qu'entretient cette eau naturelle ;
Ses parfums, la roſe & l'œillet ;
Sa parure, un ſimple corſet.
Où quelquefois aux jours de fête,
Pour les amours, jours de conquête
Leurs mains attachent un bouquet ;
Elle n'a nulle découpure
Des guirlandes ſont ſes rubans ;
Laiſſant errer au gré des vents,
L'or de ſa blonde chevelure ;
Montrant mille thréſors naiſſans.
LIZE n'a pour toute coëfure,
Qu'un bonnet mis à l'aventure,
Qui ſans l'éclat du diamant
N'en a pas moins cette tournure
Ce goût, ce certain air galant,
Cet art d'un négligé ſavant,
Qu'enſeigne un maitre, je vous jure
En fait de mode & de parure,
Mieux que DUCHAPT (*) imaginant ;

(*) Duchapt, fameuſe marchande de mode de Paris,

Dans le choix d'un ajuſtement
Oracle dont la voix eſt ſûre,
Deſir, de tou les plus ardent,
Deſir de plaire à ſon amant.
Ajoutons à nôtre peinture,
Cet œil noir, ce vif coloris
Rouge appliqué par la nature,
Cet hypocrite, & fin ſouris,
Ces bras par l'amour arondis,
Ces deux monts hauſſant à meſure
Que s'enflame un cœur plus épris.
Enfin cette innocente bouche,
Pour moi, charme d'un plus haut prix,
Que tout l'eſprit & l'impoſture,
De nos Déeſſes de Paris.
Un ſeul trait l'eut peinte accomplie,
Et j'euſſe mieux fait ſon tableau.
Ma Bergère eſt malgré l'envie,
La Forcalquier (*) de ſon hameau.
Qu'ai je dit, peut-on peindre Lize!
Peut on peindre tous les amours?
Comment rendre cette franchiſe,
Qui dicte ſes naifs diſcours;
Ah! Lize, combien je t'adore,
Quand tu me dis ingénument,
Tu ſeras toûjours mon amant:
Que ce baiſer.... cet autre encore
Que cent baiſers ſoient mon ſerment;
Mais promets tu d'être conſtant
Oui, belle, oui, divine maitreſſe,
J'en jure par ces yeux charmans,
Que tous mes jours, tous mes momens...!
Que je ſois tout à ma tendreſſe,

(*) La Comteſſe de Forcalquier une des plus belles femmes de la Cour.

Si jamais . . . ſe peut-il, amour,
Qu'à ce point mon cœur te trahiſſe ?
Si j'érois volage un ſeul jour,
Inventez un nouveau ſupplice,
Amour . . que Lize me haïſſe.

LES PLAISIRS DE L'ESPRIT (*)

ODE

Dalle beate Sfere, tù ne veniſti.

DIEU du jour ! prêtes-moi ta Lire
Pour nuancer de doux accords ;
Senſible à la gloire où j'aſpire,
Toi même, animes mes efforts.

Pour atteindre au brillant Parnaſſe,
Du Jeune Aiglon j'ai les deſirs,
Eſprit ! Seconde mon audace,
Je vais celébrer tes plaiſirs.

Quand de la boëte de Pandore,
Les malheurs furent répandus,
En échange l'on vit éclore,
L'Eſpoir, ſolide aux biens perdus.

Honteux

(*) Ce Sujet fut propoſé l'Année derniére par l'Académie Royale des Sciences & Beaux-Arts de Pau en Bearn, & le Poëme quelconque que borné à cent vers.

Honteux d'un obſcur Eſclavage,
L'homme inventif briſe ſes fers,
Et ſe livrant à ſon courage
Il fertiliſe ſes déſerts.

Par des mains ſans ceſſe agiſſantes,
La Nature au loin s'embellit,
Et de ſes faveurs renaiſſantes
L'Eſprit de l'homme s'applaudit.

Bientôt des Arts la Troupe Auguſte
Enfans de la Néceſſité,
Prennent leur forme & tout s'ajuſte
Au gre de la varieté.

Déja le compas d'Uranie
S'ouvre une route dans les airs,
Et la meſure du Génie
Trace & balance l'Univers.

Ainſi la Nature équitable
Inſpire à l'homme le deſir,
Et pour le rendre plus durable,
Près du travail, met le plaiſir.

Aimable & ſéduiſant mobile!
Plaiſir! ton pouvoir enchanteur,
S'étend ſur un Peuple docile,
Ton Règne eſt celui du bonheur.

A ton gré tu te multiplies,
Ton gout eſt la diverſité;
Beaux Arts, Sciences & folies
Tout reſſent ton Autorité

Tantôt ſur la toile immortelle,
Tu conduis le ſçavant pinçeau,
Et par cette faveur nouvelle,
L'ame ſe peint dans le Tableau.

Là, c'eſt Therpſicore & les Graces
Qui te doivent leurs agrémens,
C'eſt en voltigeant ſur tes traces,
Que l'Art produit les ſentimens.

Ici de l'aimable Thalie
Tu fais régner la liberté,
Et tu couronnes le génie
Des fleurons de la vérité.

Si quelquefois de Melpomène
Tu faiſis le poignard ſanglant,
Je vois la vengeance & la haine
Armer ton œil étincelant. . . .

Mais bientôt ſuccède aux allarmes
La tendre émotion du cœur,
Tu fais couler de doux larmes
Au cri touchant de la douleur.

Et toi, grave Philoſophie!
Tes ſiſtèmes étoient détruits,
Si par le plaiſir embéllie
Tu n'avois ſoumis les Eſprits.

Jamais ſur l'épineux problême
Tu n'aurois fixé les ſçavans,
Si du plaiſir la Loi Suprême
N'eut préſide ſur les Talens.

Conduit par l'image attraïante
Qui rend le deſir plus puiſſant,
L'Eſprit, ſous la peine effraïante
S'irrite, & devient plus ardent . . .

Mais ſur un ſujet trop auſtère
Muſe, arrête & ne pourſuis pas;
Il en eſt un qu'on ne peut taire,
Par ſes plaiſirs, par ſes appas.

Cèdons à l'amoureux Empire
Qui ſe rend Maitre de mes vers ;
Sèxe aimable, venez ſourire,
Applaudiſſez à mes concerts.

Aux dons brillans de la Nature,
Le Dieu qui chérit la beauté,
Joiguit aux traits de la figure.
Eſprit, Graces & Volupté.

Auprès de ce riche aſſemblage
Amour ! tu plaças la pudeur,
Elle reçut le tendre homage
De la Vertu, de la Candeur.

L'Eſprit, les mœurs, la politeſſe,
Les égards, les ſoins aſſidus,
Succèdéreut à la rudeſſe,
On ne vit plus de biens perdus.

L'Amour couronna la Conſtance,
Sous ſes Loix le cœur s'attendrit ;
Mais la ſuprême jouiſſance,
Avant les ſens, fut à l'Eſprit.

C'eſt donc à vous Beautés charmantes ;
De former nos plus doux plaiſirs....
Oui, c'eſt à vos graces touchantes
D'annoblir juſqu'à nos deſirs.

GENEVE.

J. A. COMPARET.

STANCES

Sur les mêmes rimes que celles de M. C. A. PURY *& sur le même sujet.*

Quels doux transports d'une vive allégresse !
Quels sont ils ces transports que consacrent ce jour?
Trop vaine illusion, trop dangereuse yvresse !
Ainsi vous n'aurez plus, Neuchâtel pour séjour.

Ils fuyent ces soucis, ces troubles, ces allarmes
Cette horrible discorde, avec son noir flambeau
Monstres dans leur fureur, pareils au Dieu des armes;
Quel Démon les lança dans un climat si beau ?

Mais ils fuyent! quoi donc, où seroit le tonnerre
Dont notre protecteur ne nous mit à l'abri
Si chéri de tout tems, du grand Dieu de la guerre
De quel Dieu LENTULUS n'est-il pas favori ?

Ce Héros tout couvert de gloire,
Par la faveur du Ciel est le nôtre aujourd'huy.
Il est au temple de mémoire
Que dis je, FREDERIC le souffre auprès de lui.

Mais LENTULUS de tes vertus guerrières
L'éclat n'est-il sur nous sans ta grande douceur.
A tes bontes autant qu'à tes lumieres
Nous devons le retour de notre vrai bonheur.

Digne organe du Roi, tu nous dis que, propice
Toujours de ſes ſujets il ſera le ſoutien,
Que ſans ceſſe à nos yeux ſa ſuprême juſtice
Ne vengera pas moins, notre droit que le ſien.

En ces lieux nous dis-tu, ſa clémence t'envoye;
Nous t'en croyons, tu fus, oui, nôtre Ange de paix;
Prête, prête l'oreille à tous nos cris de joye
Et contemple à quel point tu remplis nos ſouhaits.

Non, nous ne craindrons plus l'hideuſe jalouſie
Qui nous défiguroit de ſes traits impoſteurs;
LENTULUS, dans le ſein de nôtre Bourgeoiſie
Voit aſſez qu'il ne peut en ſortir des fureurs.

Fortuné Neûchâtel! ta gloire eſt rétablie
LENTULUS te chérit, tes deſtins ſont vaincus.
Jouis de ton Bonheur, avec toi je m'écrie,
Vive, vive LE ROI, vive auſſi LENTULUS.

ENIGME.

DANS le poſte élevé que m'aſſigne le ſort,
Je m'ofre aux yeux ſous plus d'une figure,
Lion, ſerpent, dragon, ſans changer de nature,
Docile également, je cède au moindre éfort,
Souvent en mouvement ſans ſortir de ma place,
Quand je me ſens contrarier
Auſſitot je fais volte face
Et quelquefois ce n'eſt pas ſans crier.
Je ſuis d'une utile reſſource,
Et libre, quoiqu'aux fers mon deſtin ſoit lié
De l'Aurore au Couchant, je dirige m'a courſe
Sans pour cela bouger mon pié,
Lecteur, à me nommer je vais t'aider moi même;
C'eſt aſſez te faire languir
Duſſai-je ici me découvrir
Tête femelle eſt aſſez mon emblême.

LOGOGRIPHE.

Je ſuis un ennemi ſubtil & fort à craindre
Offrant à qui voudroit me peindre
Mille formes, mille couleurs
Si vous ne voulez point éprouver mes rigueurs
Mefiez vous, lecteur, de ma trompeuſe mine.
On ne ſait trop quelle arme employer contre moi
Marchant à petit bruit, pour oter tout éfroi
Je prends toújours mon homme à la ſourdine,
En lui cachant la main qui l'aſſaſſine,
Les plus braves guerriers ne ſont pas mes vainqueurs
Tout cède à mes efforts, en vain on ſe mutine;
Mes coups ſont toujours ſûrs, car je les porte aux cœurs
Si l'on coupe ma tête, on me donne la vie;
Auſſitot je deviens malheureux amphibie,
Qu'un peuple Villageois expoſe aſſez ſouvent,
Un jour de patronale fête
Pour devenir cruellement
A ſa ruſtique adreſſe, un objet de conquête,
J'en ai trop dit lecteur, vous devinez mon nom
Cependant à ces traits qui m'auront fait connoître
J'en joins d'autres encor; déſaſſemblant mon être
Les deux tiers de mon corps ſe vendent au bitron
Et mes trois derniers pieds engraiſſent le cochon.

Le mot de l'Enigme du mois de Novembre eſt *chandelle.*

TABLE.

REFLEXIONS sur la liberté du Commerce des grains. page 611
Sur les critiques qu'essuient les Auteurs des feuilles périodiques. 639
Sur cette Question de critique proposée dans le Journal d'Education: En quoi consiste le molle & facetum, qu'Horace attribue aux ouvrages de Virgile. 646
Sur cette Question proposée par un Amateur: Par quel charme la Tragédie du Cid malgré tous les défauts qu'on y reconnoit, plaît-elle depuis plus d'un siécle & fait-elle toûjours tant de plaisir. 649
Lettre aux Editeurs. 654
Histoire Abrégée de la Philosophie. 666
Le Jugement des Oreilles & des yeux. 682
Les trois Avis. Conte. 687
Annonces de Livres & Avis Divers. 691
Lize par M. d'Arnaud. 717
Les plaisirs de l'esprit. Ode. 720
Stances. 724
Enigme. 726
Logogriphe. 727